

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

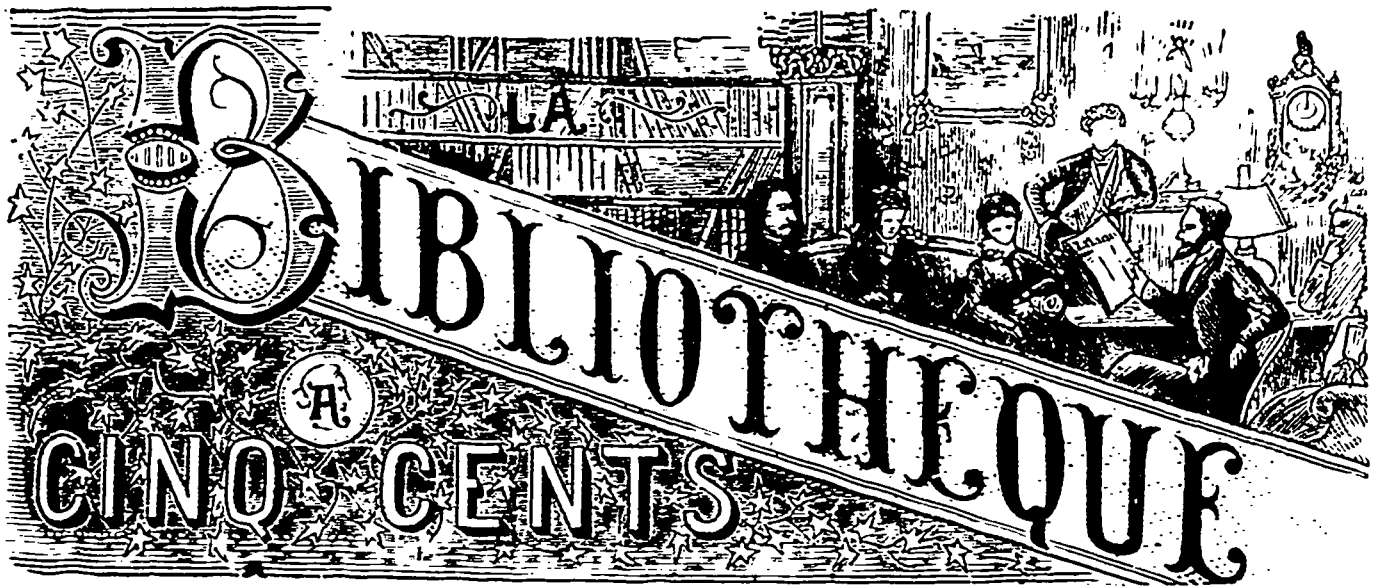
- ☐ Coloured covers/
Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/
Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- ☒ Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- ☒ Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- ☒ Additional comments:/
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured pages/
Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/
Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☒ Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/
Pages détachées
- ☒ Showthrough/
Transparence
- ☐ Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/
Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/
Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata
slips, tissues, etc., have been refilmed to
ensure the best possible image/
Les pages totalement ou partiellement
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,
etc., ont été filmées à nouveau de façon à
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
☐	☐	☐	☐	☐	☒
12X	16X	20X	24X	28X	32X



Publiée par POIRIER, BESSETTE & C^{ie}, 1540, rue Notre-Dame

Vol. III

{ PAR AN }
\$2.50

MONTREAL, 11 AOÛT 1887

{ UN NUMERO }
5 CENTS

No. 18

L'EMPOISONNEUR

Dixième Série du MÉDECIN DES FOLLES - - - par Xavier de Montépin



Il se laissa tomber à genoux, en tendant vers Claude ses mains jointes et en balbutiant,

L'EMPOISONNEUR

DIXIÈME SÉRIE DU "MÉDECIN DES FOLLES"

I

LE CHEMIN DE RONDE

On se rappelle que Fabrice ayant conduit mademoiselle Baltus à Melun, devait la ramener le lendemain à Paris.

Tous deux arrivèrent en effet à la maison d'Auteuil vers cinq heures du soir, accompagnés de Fox, le grand lévrier gris de fer, qui continuait à témoigner une profonde répulsion à Fabrice malgré les avances de ce dernier.

— Quand je serai le mari de ta maîtresse, pensait le jeune homme, une jolie boulette me débarrassera de toi...

L'absence de Paula avait duré bien peu de temps.

Edmée en revoyant l'orpheline, n'en fut pas moins folle de joie. On eût dit que les deux amies étaient séparées depuis de longs jours...

Fox reconnut parfaitement mademoiselle Delarivière et lui lécha les mains en poussant ces petits gémissements tendres qui sont chez les chiens la plus haute expression de la tendresse.

Depuis la veille, l'état de Jeanne ne s'était point modifié de façon sensible.

La crise un instant redoutée par le docteur sur les bords de la Seine avait avorté, grâce à la réaction produite par la marche rapide de la voiture.

De retour à la maison des folles, Jeanne s'était reposée longuement, dans un bon sommeil, des fatigues de la promenade.

En réalité le docteur Vernier s'applaudissait des résultats de son expérience.

Fabrice semblait joyeux, et l'était véritablement dans une certaine mesure. Il voyait approcher le jour où ses angoisses se dissiperaient, où ses inquiétudes n'auraient plus de raison d'être.

Le double tête-à-tête du voyage à Melun avait singulièrement augmenté son influence déjà si grande sur Paula.

D'heure en heure il occupait une plus large place dans le cœur de la jeune fille.

Donc, selon lui, tout allait bien.

Après avoir échangé avec eux quelques paroles affectueuses, Georges, laissant Paula dans la chambre d'Edmée, emmena Fabrice dans le parc.

— Avez-vous quelque chose de particulier à me dire, cher docteur ? demanda le neveu de M. Delarivière.

— Oui.

— De quoi s'agit-il ?

— J'ai fait une tentative pour préparer mademoiselle Edmée à apprendre la mort de son père...

— Et vous êtes parvenu à atténuer l'effet que produira sur ma cousine cette désolante nouvelle...

— Loin de là ! L'unique résultat de la tentative dont je vous parle est la conviction absolue qu'il faut encore attendre...

— Eh bien ! docteur, nous attendrons...

Ces paroles s'échangeaient sous les grands arbres, en suivant des allées larges et ombreuses.

Fabrice s'arrêta tout à coup et promena ses regards autour de lui.

— En vérité, dit-il, cette propriété est magnifique !... Je n'avais fait qu'entrevoir ce jardin, sans me rendre compte de son étendue... Il est immense !... C'est un parc !

— N'est-ce pas ? répliqua Georges enchanté. Vous ne connaissez pas d'avantage la maison de santé proprement dite, et ses dépendances ?

— Non, à l'exception de ce que j'en ai vu hier matin en vous accompagnant dans votre visite...

— Vous serait-il agréable d'examiner tout en détail ?

— J'en suis ou ne peut plus désireux...

En répondant ainsi, Fabrice avait une pensée que nos lecteurs devineront bientôt.

— Venez donc, reprit le docteur en conduisant le jeune homme aux bâtiments des folles, en lui expliquant les moindres agencements avec une complaisance et une satisfaction de propriétaire.

— Sur quelle rue donnent les derrières de ces vastes corps de logis ? demanda Fabrice qui le savait aussi bien que le docteur lui-même.

Ce dernier répondit :

— Sur un chemin de ronde longeant le boulevard Montmorency... Je vais vous faire voir cela...

Les deux hommes avaient regagné le jardin.

Georges mena Fabrice à la petite porte pratiquée dans la muraille du chemin de ronde.

Il chercha une clef parmi celles de son trousseau et ouvrit cette porte.

Le neveu du banquier suivait d'un œil attentif chacun de ses mouvements.

En voyant la clef dont le docteur venait de se servir, il sourit avec une satisfaction manifeste.

— On n'a point changé la serrure... murmura-t-il.

— Passez... dit Georges. Le chemin de ronde fait le tour du parc et l'isole complètement !... Venez par ici... Je vais vous conduire au boulevard Montmorency.

— Cette voie étroite et sombre est mortellement triste... fit Fabrice en riant.

— Il est certain que je ne conseillerais à personne de s'y promener pour se distraire... répliqua le docteur en riant aussi.

Tous les deux s'avancèrent de quelques pas dans le chemin de ronde.

— Voici l'amphithéâtre et la buanderie, reprit Georges en désignant les deux bâtiments que nos lecteurs connaissent, et voici la porte qui donne sur le boulevard Montmorency... L'ouvrirai-je ?

— S'il vous plaît...

Le docteur exhiba son trousseau et choisit, pour l'introduire dans la serrure, cette même petite clef de forme antique et à tête de cuivre, enlevée jadis par Edmée au trousseau de Frantz Rittner.

Tandis que Georges faisait tourner sur ses gonds la porte étroite, Fabrice levait les yeux vers la partie supérieure de l'ouverture.

Son regard se fixa sur une tige d'acier à peine apparente, scellée dans la maçonnerie et ployant comme un ressort lorsque le haut de la porte l'effleurait en passant...

— Le fil de fer conducteur existe-t-il encore ? se demanda-t-il. Je le saurai...

— Voilà le boulevard Montmorency et le chemin de fer de ceinture... dit Georges. C'est par là que sortent les cercueils lorsque se produisent quelques décès dans la maison de santé.

— C'est merveilleusement entendu... répliqua Fabrice. Il ne faut pas que la vue des morts attriste les vivants... Combien avez-vous payé l'immeuble et la clientèle ?...

— Trois cent cinquante mille francs.

— Recevez toutes mes félicitations... L'affaire est magnifique... Il a fallu que votre prédécesseur ait de bien pressantes raisons de quitter Paris pour vous céder ce bel établissement à un prix aussi minime !

— Je suis de votre avis ; les terrains seuls valent au moins ce que m'a coûté le tout.

Georges referma la porte et rentra dans le chemin de ronde où Fabrice le suivit en demandant d'un ton d'insouciance :

— Je suppose que, chaque nuit, cette enceinte est gardée...

— Gardée ! répéta Georges en souriant. Pourquoi faire ? Ce serait fatiguer bien inutilement un veilleur. Nous n'avons rien à craindre.

II

DATURA STRAMONIUM

—Il me semble qu'à votre place je serais moins tranquille... reprit Fabrice,

—De quoi vous inquiéteriez-vous ? demanda le docteur.

—J'aurais peur d'une évasion...

—Les évasions sont impossibles...

—Vous en êtes sûr ?

—Absolument.

—N'y en a-t-il donc aucun exemple ?

—Aucun... Quelques tentatives ont eu lieu, sans résultat, et seulement en plein jour. Songez que les folles sont verrouillées le soir dans les cellules et dans un bâtiment bien fermé... Pour arriver au jardin, la fugitive devrait enfoncer deux portes, et, une fois dans le jardin, elle se trouverait en face des deux autres portes de la double muraille d'enceinte... Etes-vous convaincu ?

—Oui... j'admets que la fuite serait difficile... Mais on pourrait s'introduire ici...

—Par où ?

—Par la porte donnant accès sur le boulevard Montmoureny...

—Il faudrait en avoir la clef, et il resterait à franchir le second mur du chemin de ronde... D'ailleurs je cherche en vain quel mobile pourrait pousser le plus audacieux malfaiteur à s'introduire nuitamment, avec effraction et escalade, dans une maison de santé comme celle-ci... Les périls de l'entreprise sautent aux yeux ; je n'en vois pas les bénéfices...

—C'est vrai, dit Fabrice. Mais vous devez avoir, la nuit, un service intérieur dans l'intérêt des malades.

—Cela, oui... Une infirmière fait sa ronde, d'heure en heure, dans les couloirs de chaque bâtiment...

—Sa surveillance ne s'étend point sur le parc ?

—En aucune façon, ce qui ne nous empêche pas de dormir tranquilles, je vous assure...

—Mon cher docteur, je vous renouvelle mes félicitations sincères... Vous êtes à la tête d'un établissement exceptionnel, dont vous pouvez faire et dont vous ferez la première maison de Paris et de ses environs...

—Franchement je l'espère et j'y compte... Non pour moi, dont les goûts et les ambitions sont modestes, mais afin de pouvoir donner un bonheur complet à mademoiselle Edmée, qui m'est plus chère que tout le monde...

—La douce enfant mérite bien ce bonheur, et vous êtes digne de le partager avec elle... Avez-vous l'intention de l'épouser bientôt ?...

—Je ne saurais fixer une date à la réalisation de ce projet.

—Pourquoi ?

—Parce qu'avant de songer à moi, il faut que je conduise à bonne fin la guérison d'Edmée et celle de sa mère...

—Je cesse de vous comprendre... Pourquoi ne pas vous hâter ? Ma cousine est en pleine convalescence... Bientôt elle aura repris ses forces... Rien ne vous oblige à subordonner votre mariage à la guérison de Jeanne, guérison qui, soit dit entre nous, me semble plus que problématique...

—Et à laquelle vous ne croyez pas ?... ajouta Georges.

—Mon manque absolu de connaissances spéciales m'empêche de me prononcer, mais je doute...

—Monsieur Fabrice, reprit le docteur, vous savez si j'aime Edmée ?

—Oh ! de cela je ne doute pas !

—Je me suis donné à elle tout entier... Mon cœur, mon âme, mes pensées lui appartiennent... Elle est ma vie... Si elle mourait, je mourrais pour la suivre... Ceci est la vérité toute simple, sans exagération... Eh bien ! je ne deviendrai le mari d'Edmée que lorsque Jeanne sera guérie... Je l'ai fermement résolu... La raison de sa mère sera le cadeau de noce que je veux faire à ma fiancée... Vous devez maintenant comprendre à quel point la guérison de Jeanne me paraît certaine !

—Agissez donc à votre guise, docteur... répliqua Fabrice. Certes, vous n'aviez nul besoin de mon consentement... Vous m'avez fait l'honneur de me le demander, et je vous l'ai donné avec une joie profonde, car il suffit de vous connaître pour vous apprécier à votre valeur... N'oubliez pas que j'offre un million et demie de dot à notre chère Edmée...

—Je vous remercie pour elle et pour moi, monsieur Fabrice de vos intentions généreuses, mais elles ne peuvent rien changer à une détermination que je crois juste... Il me semblerait mal de presser notre union... Je dois me souvenir qu'Edmée vient de perdre son père, et qu'il serait odieux de la revêtir d'une robe de fête avant qu'elle ait porté des vêtements de deuil...

Fabrice s'inclina silencieusement.

—Vous m'approuvez, n'est-ce pas ? demanda Georges.

—Certes je vous approuve ! répondit avec une émotion très habilement jouée le neveu du banquier. Je fais plus, je vous admire !... Vous avez un grand cœur, monsieur Georges !... Vous êtes un honnête homme !...

—Je l'espère bien, s'écria le docteur en souriant, et en cela je ne fais que mon devoir... Je ne vous remercie pas moins du compliment, et je suis très heureux de votre bienveillance...

Tout en causant les deux hommes avaient suivi la ligne du chemin de ronde et rentraient dans le parc par la grille principale.

—Il a été convenu, hier, reprit Georges... (vous devez vous en souvenir), que vous nous resteriez à dîner...

—Je n'aurai garde d'oublier un engagement qui me promet une soirée charmante, mais si je ne craignais d'être indiscret, je vous adresserais une requête...

—Indiscret ! répéta Georges, vous ne pouvez l'être avec moi...

—Eh bien, j'ai quelques lettres à écrire... Voulez-vous mettre à ma disposition plume et papier, et m'autoriser à m'installer solitairement dans votre cabinet ?...

—Vous êtes ici chez vous... répondit vivement le docteur. Disposez-y de tout et de moi-même... Vous ne pourrez me faire un plus grand plaisir.

Fabrice serra la main de Georges.

Ce dernier reprit :

—Savez-vous où se trouve mon cabinet ?...

—Non...

—Je vais vous y conduire.

Et il se dirigea, suivi de Fabrice, vers le pavillon qu'il habitait.

Le jeune homme n'avait absolument rien changé à l'aménagement de ce pavillon qu'occupait avant lui Frantz Rittner.

Du cabinet de travail du médecin des folles, il avait fait le sien.

C'est bien là-dessus que comptait Fabrice.

Georges introduisit son hôte.

—Voici, dit-il en désignant chacune des choses dont il prononçait le nom, du papier à lettres de plusieurs formats, des enveloppes, de la cire, un cachet, enfin de l'encre et des plumes. Enfermez-vous si vous le désirez, mais personne ne viendra vous déranger ici... Un coup de cloche vous annoncera que l'heure du dîner est proche et qu'il faut vous hâter.

—Mille fois merci !

—Je vous laisse...

Georges quitta Fabrice qui brûlait du désir de se trouver seul, et sortit en refermant sur lui la porte du cabinet.

Le neveu du banquier courut appuyer son oreille contre cette porte afin d'entendre le docteur s'éloigner.

Quand le bruit des pas eut cessé de se faire entendre il se releva, l'œil étincelant d'une joie mauvaise, la lèvre soulevée par un rictus d'une effrayante expression.

—Pauvres fous que vous êtes ! murmura-t-il. Le moment est venu de vous arrêter dans votre œuvre de vengeance !... Il est temps de vous dire : *Vous n'irez pas plus loin !*... Assez d'appréhensions comme cela ! Assez de terreurs !... Assez d'angoisses !... Je veux dormir en paix !...

Fabrice n'avait point oublié qu'une armoire, ou plutôt un placard dont il connaissait le secret, était pratiqué dans une des murailles du cabinet de Frantz Rittner.

Il supposait, et non sans raison, que le médecin des folles au moment de son brusque départ n'avait pas songé à faire connaître à son successeur l'existence de cette armoire mystérieuse, ni à faire disparaître les terribles préparations qu'elle contenait.

Le jeune homme se dirigea vers le panneau dont une peinture du genre galant, cher au dix-huitième siècle, recouvrait une partie.

Il décrocha le tableau.

Rien n'indiquait qu'il se trouvât en présence d'une cavité, tant les jointures se dissimulaient dans la boiserie.

Il appuya sur un point rond presque imperceptible.

Un léger craquement se fit entendre.

L'armoire s'ouvrit.

Tout s'y trouvait en ordre comme le jour où nous avons vu Frantz Rittner tirer du placard le puissant réactif nécessaire à René Jancelyn pour ses travaux de faussaire émérite.

Les bocaux et les fioles, soigneusement étiquetés, s'alignaient sur les tablettes.

Fabrice n'était point un ignorant.

Sans avoir étudié d'une façon spéciale la toxicologie, il connaissait les appellations scientifiques des poisons qui tuent le plus sûrement et le plus vite, et ne laissent pas de traces appréciables pour des yeux sans défiance.

Il parcourut du regard les noms inscrits sur les fioles de la première rangée.

Un petit flacon de verre bleu, bouché à l'émeri, attira particulièrement son attention.

L'étiquette portait ces deux mots : *Datura stramonium*.

—Voilà mon affaire, pensa Fabrice. Je ne puis rien trouver de mieux que ce poison végétal subtil entre tous. Frantz Rittner était un habile homme et je suis son élève...

Il prit le flacon bleu, le glissa dans sa poche, referma l'armoire, et remit en place le tableau qui la dissimulait à tous les regards.

—Maintenant, poursuivit-il en allant de nouveau coller son oreille contre la porte du cabinet de travail, afin de s'assurer que personne ne s'approchait, il faut pouvoir entrer ici la nuit, tout à mon aise, sans donner l'éveil, et je vais faire en sorte que ce soit possible et facile...

Fabrice monta sur un meuble adossé à la muraille et chercha le fil de laiton qui mettait la porte du boulevard Montmorency en communication avec la sonnerie électrique du cabinet.

Il le trouva, mais coupe par le milieu.

—Ah ! ah ! murmura-t-il avec un sourire, j'avais tort de m'inquiéter !... Rittner, ne voulant pas qu'on surprit ses secrets, même après son départ, a pris de sages précautions... Rien à craindre, les chemins sont ouverts... J'ai mes clefs à Neuilly... Aucune serrure n'est changée... Je puis venir céans quand bon me semblera... Maintenant il faut jouer la comédie jusqu'au bout... Ecrivons... ou plutôt faisons semblant d'écrire...

Ayant ainsi monologué, Fabrice s'assit au bureau.

Il prit trois ou quatre feuilles de papier blanc qu'il glissa dans autant d'enveloppes sur lesquelles il traça des noms et des adresses de pure fantaisie.

Cette besogne faite, il descendit au jardin où il trouva mademoiselle Baltus et le jeune médecin.

—Vous avez achevé votre courrier ? demanda Georges.

—Oui, docteur ; et, puisque votre bienveillance autorise mes indiscrétions, je vous demanderai de vouloir bien faire jeter ces lettres à la boîte la plus proche.

Un des serviteurs de la maison de santé passait.

Georges lui donna l'ordre de courir à la poste.

Fabrice témoigna le désir de voir madame Delarivière.

—Allons chez elle, répondit le docteur.

En gravissant l'escalier qui conduisait à l'appartement de

la pauvre folle, le neveu du banquier comptait les marches et gravait dans sa mémoire la disposition des portes.

Comme la veille, une carafe de tisane à moitié pleine se trouvait à la disposition de Jeanne.

—Laissez-vous de la lumière la nuit dans cette chambre ? demanda Fabrice.

—Jamais ! répliqua vivement le docteur. Ce serait une impardonnable imprudence ! Madame Delarivière, inconsciente de ses actes, pourrait incendier le logis...

—Vous avez complètement raison... j'ai parlé sans réfléchir et ma question était absurde... Les nuits de Jeanne sont-elles bonnes ?

—Oui ou non... Elle dort, mais d'un sommeil léger, facilement interrompu... Le moindre bruit la frappe et la réveille. Cela tient à l'extrême sensibilité de son système nerveux que surexcite encore le traitement dont je vous ai parlé.

Madame Delarivière n'accordait aucune attention à la présence des trois visiteurs. Sa tête reposait sur l'oreiller. Ses paupières s'abaissaient sur ses yeux.

—Elle s'assoupit... dit Paula.

—Laissons-la dormir... fit Georges.

La jeune fille et les deux hommes quittèrent la chambre.

Le dîner était servi.

On se mit à table, mais le repas ne se prolongea guère.

A neuf heures et demi Fabrice, sous prétexte d'un commencement de migraine, prit congé de Paula et de Georges en leur disant :

—A demain.

Trois quarts d'heure plus tard il rentrait à la villa de Neuilly-Saint-James où Laurent, surpris de ne l'avoir pas vu le matin, et se rappelant ses tentatives de la veille suivies d'un insuccès complet, l'attendait l'oreille basse.

Claude Marteau, lui aussi, guettait le retour de Fabrice.

Lorsqu'il entendit retentir le coup de cloche impérieux annonçant l'arrivée du maître, il se glissa dans les massifs, traversa les pelouses et grimpa sur le marronnier qui lui servait d'observatoire.

A peine était-il blotti depuis une minute au milieu des feuillages que les fenêtres de l'appartement de Fabrice s'éclairèrent.

Laurent, un bougeoir à la main, venait d'ouvrir la porte et s'effaçait pour laisser entrer le jeune homme.

Claude jouait de bonheur...

La soirée étant chaude, l'intendant-valet de chambre avait entrebâillé les croisées pour donner de l'air.

Non seulement l'ex-matelot pouvait voir, mais, comme l'avant-veille, il pourrait entendre.

—Que se passe-t-il donc, maître Laurent ? demanda Fabrice. Vous dormez ce matin d'un si lourd sommeil que j'ai dû renoncer à vous éveiller, et vous avez ce soir une figure de l'autre monde ! Votre mine n'est point celle d'un triomphateur, je vous en prévient...

Laurent n'essaya même pas de se défendre en plaidant sa cause, tant cette cause lui semblait insoutenable.

Il prit sa physionomie la plus humble, la plus désolée ; il se fit aussi petit que possible, et il murmura :

—Si j'avais la mine d'un triomphateur, monsieur, ma mine serait bien trompeuse...

—Que voulez-vous dire ?

—Je veux dire que si monsieur me retire ses bonnes grâces, si même il me met à la porte, il ne fera que me rendre justice... Je suis un imbécile, une buse, un crétin, un conscrit...

—A quel propos ce débordement d'épithètes désobligeantes ?

—J'avais promis à monsieur monts et merveilles, et je me suis laissé rouler comme un nigaud...

—Ah ! s'écria Fabrice dont les sourcils se contractèrent. Vous avez échoué avec le matelot ?

—C'est-à-dire, monsieur que je me suis perdu corps et biens, ainsi que dirait Claude dans son langage de marin... Ce paroissien-là, monsieur, est plus malin dans son petit doigt que

moi dans toute ma personne. Il me mènerait vendre à la foire s'il en avait envie ? Je devais le faire boire et le faire parler, j'en avais pris l'engagement... Eh bien, c'est lui qui m'a grisé et c'est moi qui a jaboté tout le temps... et j'ai fini par tomber ivre-mort si bien et si complètement que je ne savais pas le lendemain, en me réveillant dans mon lit, comment on m'avait ramené ici... Monsieur fera bien de me mépriser... Je me méprise moi-même... Je suis avili à mes propres yeux et je supplie monsieur de m'appeler drôle et polisson !

Claude Marteau, caché dans le feuillage, riait silencieusement en écoutant ces choses.

Fabrice, lui, ne voulait pas rire, d'autant plus qu'un des côtés de la situation l'inquiétait, mais il avait néanmoins quelque peine à garder son sérieux, tant l'expression du repentir de Laurent était irrésistiblement comique.

Le rusé valet de chambre, du reste, avait atteint son but. Fabrice se trouvait désarmé et le prouva bien en répondant :

— Assez de doléances comme cela ! Vous avez été maladroit en comptant trop sur vos aptitudes de buveur... mais vous n'avez commis aucun crime...

— Alors, monsieur me pardonne ?...

— Sans le moindre doute...

— Ah ! monsieur, quel bonheur !... C'est la réhabilitation, cela ! et, toute réflexion faite, je crois que je mérite l'indulgence de monsieur !... J'avais si bien dressé mon plan ! la réussite paraissait sûre ! Mais comment lutter contre un pareil homme ? Ce n'est pas un gosier... C'est un abîme... Il avalerait la Seine.

— La Seine ! murmura Claude sur son arbre. Ah ! non, par exemple, merci !... Pas tant d'eau que ça, compère ! Si la rivière était de vin blanc, à la bonne heure !

— Vous avez bavardé, disiez-vous ? reprit Fabrice.

— Oui, monsieur... en déjeunant... Je parlais sans m'arrêter...

— Et de quoi parliez-vous ?

— Hélas ! je ne m'en souviens plus...

— Peu importe d'ailleurs... Nous trouverons un autre moyen de délier la langue du matelot... Ce soir vos services ne sont inutiles... Allez vous reposer... Vous devez en avoir besoin...

— Ainsi monsieur ne m'en veut pas ?

— Je vous l'ai déjà dit, et je vous le répète...

— Monsieur me comble !...

Et Laurent se retira, fort satisfait d'en être quitte à si bon marché.

A peine venait-il de quitter la chambre que Claude vit Fabrice tirer de sa poche un petit flacon en verre bleu qu'il posa sur une table.

Il ouvrit ensuite le tiroir d'un meuble et il y prit trois ou quatre clefs de grandeurs inégales, réunies par un anneau brisé.

Pendant une ou deux secondes il examina ces clefs avec une attention minutieuse...

— Ce sont bien elles... murmura-t-il en les glissant dans la poche de son gilet.

Ensuite il regarda sa montre.

Elle indiquait onze heures et demie.

— Pour aller là-bas à pied il me faut une bonne heure... continua-t-il d'une voix si basse que le guetteur n'entendit pas ces paroles. Tout le monde dormira quand j'arriverai, et le premier sommeil est le plus lourd...

Alors il changea de vêtements, quitta sa redingote élégante pour endosser un paletot plus ample, et mit, au lieu de son chapeau de ville, un petit chapeau de voyage.

— Où va-t-il aller à cette heure ? se demanda Claude.

Fabrice reprit le flacon bleu qu'il avait posé sur la table et le fit disparaître dans la poche de côté de son paletot.

— Il emporte la petite bouteille... poursuivit le marin ; que diable peut-il y avoir dans cette fiole ?

Au moment où Claude s'adressait la question que nous ve-

nons de reproduire, Fabrice fermait ses fenêtres puis bougeoir à la main, quittait la chambre.

— Tonnerre de Brest ! dit presque à haute voix le ci-devant Bordeplat, sûr désormais que personne ne pouvait l'entendre. S'il sort par la rue de Longchamp, comment savoir le chemin qu'il va prendre ? Il s'agit de ne pas perdre la piste ! En chasse, matelot ! en chasse !

Et il se laissa glisser comme un singe en bas du marronnier.

III

OU CLAUDE MARTEAU CONTINUE A SURVEILLER LES NÉNÉES DE SON MAÎTRE

Une fois sur la pelouse, Claude Marteau prit sa course et tourna le bâtiment avec une rapidité prodigieuse.

Mais l'avance du gibier sur le chasseur était considérable, et le matelot arriva près du perron juste à temps pour entendre le bruit léger de la petite porte voisine de la grille qu'on refermait avec précaution.

Il avait deviné juste. Fabrice s'en allait par la rue de Longchamps.

En quelques élan Claude atteignit la porte et voulut l'ouvrir.

Ce fut une tentative inutile. Le neveu du banquier s'était donné la peine de faire tourner deux fois la clef dans la serrure.

L'ex marin, prodigieusement désappointé, étouffa dans sa gorge le plus gros juron de son répertoire.

— Je n'en aurai pas le démenti ! murmura-t-il ensuite. Je le suivrai quand même !

Pour un homme habitué jadis à se hisser par les gros temps dans les haubans et dans les enlèchements d'un navire, l'escalade d'une grille ne pouvait être de difficultés sérieuses.

Claude saisit deux barreaux, se hissa à la force des poignets et, au risque de s'empaler sur les fers de lance du couronnement, se trouva de l'autre côté et sauta sur le sol.

C'est tout au plus s'il entendait encore l'écho lointain des pas de Fabrice.

Cet écho lui suffit cependant pour s'orienter.

Le jeune homme avait pris à droite, il en était sûr. A son tour il prit à droite et, au bout de cinq minutes, au lieu de chasser au jugé il put chasser à vue, le cousin d'Edmée n'ayant plus sur lui qu'une avance insignifiante.

L'allure de Fabrice était celle d'un homme pressé.

Claude Marteau, chaussé d'espadrilles, marchait dans l'ombre en frôlant les murs, afin que si par hasard le gibier se retournait, la silhouette du chasseur ne pût attirer son attention.

Fabrice, coupant au court par des rues désertes dont il serait superflu d'écrire les noms, gagna l'avenue de Madrid et la suivit dans toute sa longueur.

Il arriva en face du café restaurant que tous les Parisiens connaissent.

Quoiqu'il fût près de minuit, de vives clartés jaillissaient des fenêtres ouvertes d'un des salons de ce restaurant.

On entendait des rires aigus, de petits cris de femme, les plaintes d'un piano poussif, et le refrain trivial d'une chanson de l'*Alcazar*, des *Ambassadeurs* ou de l'*Horloge*.

Evidemment quelques gommeux soupaient joyeusement en galante compagnie.

Une demi-douzaine de voitures de remise stationnaient près de la porte cintrée qui donne accès dans la cour du café de Madrid...

Les chevaux, la tête basse, dormaient sur leurs jambes fatiguées.

Les cochers en faisaient autant sur leurs sièges.

Claude Marteau allait se trouver en pleine lumière.

Il ralentit le pas, ainsi que le lui commandait impérieusement la plus simple prudence.

Au moment où passait Fabrice, un garçon de restaurant sortit de la cour et cria :

—Le numéro 8,240, de la rue Léonie...
 Un cocher, s'éveillant en sursaut, répondit :
 —Voilà...
 —Il vous est dû trois heures et le pourboire... reprit le garçon. Voici dix francs. Vous pouvez filer...
 —Comment, filer !... et ma pratique ?...
 —C'est elle qui m'envoie... Cette petite dame a dit qu'elle reviendrait avec une amie.
 —Suffit, c'est compris... Bonsoir les autres, et hop, *Coco* !... Fabrice s'était arrêté.
 Il s'approcha de la voiture qui s'ébranlait déjà.
 —Cocher, s'il te plaît, vous être libre... Je vous prends...
 —Est-ce pour rentrer dans Paris ?
 —Non.
 —Alors, il n'en faut pas... *Coco* est aux trois quarts fourbu.
 —La course que je vous propose n'est pas longue...
 —Où voulez-vous aller ?
 —A Auteuil...
 —A quel endroit d'Auteuil ?
 —Près de la gare du chemin de fer.
 —Combien payez-vous ?
 —Dix francs...
 —D'avance ?...
 —Voilà les deux pièces de cent sous...
 —Allons, montez... Le pauvre *Coco* ne va pas rir... mais deux roues de derrière ce n'est point de refus... Sois paisible, *Coco*... t'auras double ration ce soir, mon vieux, et demain tu resteras à te *bulader* sur la litière...
 Claude Marteau, à la minute précise où s'engageait entre Fabrice et le cocher du numéro 8,240 le dialogue que nous venons de reproduire, s'était glissé rapidement de tronc d'arbre en tronc d'arbre, afin de ne pas perdre un mot de ce dialogue.
 Quand Fabrice ouvrit la portière et sauta dans le coupé de remise, l'ex-matelot était tout près.
 Un instant il eut l'idée de monter derrière la voiture en s'accrochant aux ressorts ; mais il n'osa jouer si gros jeu. Les autres cochers ne dormaient plus. Ils donneraient certainement l'éveil à leur camarade. La défiance de Fabrice pourrait être excitée, et tout serait compromis, sinon perdu...
 —Allons, se dit-il, c'est partie remise, mais je n'ai pas perdu mon temps... Je sais qu'il va à Auteuil ! A la maison de santé, c'est certain, où il cache la mère et la fille. Qu'y va-t-il faire à pareille heure ? Je l'aurais su dès cette nuit peut-être, sans ce berlingot de tous les diables qui s'est trouvé là si mal à propos, mais je le saurai quand il y retournera, car j'aurai pris mes mesures en conséquence...
 Claude revint sur ses pas, gagna le boulevard de la Seine, ouvrit la petite porte dont il avait toujours la clef dans sa poche et se trouva dans le parc.
 Tout en franchissant le seuil de son pavillon, il se demandait :
 —A quelle heure ce gredin rentrera-t-il ?
 Et, personne au monde ne pouvant répondre à cette question, il s'arma de patience, alluma sa pipe, puis installa près de la fenêtre, l'œil fixé sur la villa, il attendit.
 Trois heures du matin sonnaient au moment où une faible lumière brilla dans la chambre du jeune homme.
 L'ex-matelot courut jusqu'au marronnier qui lui servait de poste d'observation et grimpa dans les branches.
 Fabrice, le chapeau sur la tête, venait de se laisser tomber sur un fauteuil en homme fatigué par une longue course.
 —Faut croire qu'il est revenu à pied... pensa Claude.
 Après s'être reposé pendant cinq minutes, le neveu du banquier quitta brusquement son siège, tira sa poche le flacon bleu qu'il avait emporté, la mit dans une armoire-bibliothèque derrière une rangée de livres, puis se déshabilla et souffla la bougie.
 Il devenait inutile de guetter plus longtemps.
 Claude quitta son observatoire, retourna au chalet et se coucha à son tour.
 Mais il eut beau appeler le sommeil, le sommeil ne vint pas.

L'ex-matelot passait son temps à se tourner et à se retourner sur son oreiller, en se répétant :
 —Qu'est-ce qu'il peut y avoir dans le flacon que ce guenou emporte et rapporte ?... Il faut que je le sache... il le faut absolument...
 Fabrice dormit ce jour-là plus tard que de coutume.
 Dix heures sonnaient quand il quitta, dans son poney-chaise, la villa de Neuilly.
 Il allait à la maison de santé d'Auteuil.
 Georges venait de commencer la visite des pensionnaires.
 Mademoiselle Baltus était à sa toilette.
 Fabrice attendit dans le petit salon, en lisant les journaux pour tromper son impatience.
 Claude Marteau, sur pied dès sept heures du matin malgré son insomnie prolongée, rodait dans le parc, l'œil aux aguets.
 Une idée lui était venue et il attendait le moment de la mettre à exécution.
 Il vit Fabrice s'éloigner.
 Laurent, presque aussitôt après, entra dans l'appartement vide et le mit consciencieusement en ordre.
 Tout en déjeunant à l'office, monsieur l'intendant avait annoncé qu'il irait à Paris dans la journée, procéder à quelques achats...
 Claude guetta son départ, descendit à la cuisine, s'assura que tous les domestiques s'y trouvaient réunis, regagna le vestibule et, au lieu de sortir de la villa, se rendit à l'appartement de Fabrice où il était certain de ne trouver personne.
 Il n'ignorait pas que cette démarche hardie pourrait le compromettre notablement si elle était surprise ; mais la curiosité l'emportait sur la crainte du péril, et d'ailleurs il avait confiance en son étoile.
 Une fois dans la chambre à coucher il alla droit à la bibliothèque, l'ouvrit, et chercha les livres à l'endroit où il lui semblait que Fabrice avait caché le flacon mystérieux.
 Sa mémoire le servait bien.
 Il sentit le flacon sous ses doigts, le prit, le déboucha vivement et l'approcha de ses narines.
 Un parfum bizarre, âcre et pénétrant, s'en échappait.
 Claude fit la grimace.
 —Tonnerre de Brest ! murmura-t-il. Ça n'est pas un odeur à mettre sur ses favoris pour plaire aux dames !...
 Il regarda l'étiquette et lut ces deux mots :
 " DATURA STRAMONIUM."
 IV
 DE L'UTILITÉ DES DICTIONNAIRES
 —*Datura stramonium*... répéta Claude Marteau pour qui ces mots n'offraient aucun sens. Qu'est-ce que ça peut bien être ?... Je n'en sais rien, mais je me méfie... Ça sent le poison, cette petite fiole !... Pour cent écus de bon argent je ne goûterais pas à la drogue qui est là-dedans.
 L'ex-matelot eut un moment l'idée de briser ou d'emporter le flacon.
 Il réfléchit bien vite que sa disparition éveillerait les soupçons de Fabrice, qui d'ailleurs se procurerait sans la moindre peine l'équivalent, et il le remit à sa place derrière les livres.
 Cela fait, il referma la bibliothèque et sortit de la chambre, puis de la maison, sans rencontrer âme qui vive.
 Tout en regagnant son pavillon, il murmurait :
 Comment savoir ce que c'est que le *Datura stramonium* ? A qui le demander ? Ah ! si j'avais été à l'école dans mon jeune temps, je ne serais pas embarrassé pour si peu... Mais quand j'étais moutard je n'aimais qu'à me *balader*, jouer aux billes et dénicher des nids... Ainsi je suis plus ignorant qu'une carpe...
 Petit Pierre attendait à la fenêtre du pavillon.
 —Bonjour, patron !... cria-t-il du plus loin qu'il vit Claude.

Une idée traversa l'esprit de ce dernier.

— Bonjour, fiston... répondit-il. Arrive un peu ici...

L'enfant accourut.

— Pourquoi donc que nous ne pêchons plus le matin, monsieur Claude ? demanda-t-il.

— Parce que présentement, mon petit homme, j'ai une vieille coquino de douleur qui me taquine dans la jambe gauche, et personne n'ignore que l'humidité de la rivière ne vaut rien pour les douleurs... Quand la mienne sera passée, soit paisible, nous rattraperons le temps perdu.

— Tant mieux, monsieur Claude, je ne peux pas souffrir rester à rien faire et, si vous voulez, je vais mouiller les chaloupes... Je crois que tantôt le soleil piquera dur... il ne faut pas laisser le bois jouer et se fendre.

— Tu es gentil... Tu as l'œil à tout... Je suis content... Es-tu allé à l'école du soir, hier ?

— Oui, monsieur Claude...

— Tu apprends bien, à l'école ?...

— Le mieux que je peux...

— Eh bien ! dis-moi, fiston, toi qui es en train de devenir savant, as-tu entendu parler du *Datura stramonium* ?

L'enfant regarda Claude avec des yeux démesurément ouverts.

— *Datura stramonium*... répéta-t-il. Est-ce que c'est une bête ? un poisson de mer ou d'eau douce ?

— Non, c'est un liquide... une chose qui se met en bouteille...

— Je n'ai jamais entendu prononcer ce nom-là.

— Tonnerre de Brest ! Qu'est-ce qu'ils vous enseignent donc à l'école ?...

— Beaucoup de choses, mais pas celle-là.

— Moi qui donnerais ma meilleure pipe, et un kilo de tabac avec, pour savoir ce que ça veut dire...

— On peut le savoir, monsieur Claude...

— Et comment ? En questionnant Jacques, Pierre ou Paul ?

— Non, monsieur Claude... En questionnant le dictionnaire...

— Le dictionnaire... Qu'est-ce que c'est encore que ça ?

— Un gros livre où sont tous les mots, rangés par ordre alphabétique, et suivis de leur explication.

— Tiens ! tiens ! tiens ! et où ça se trouve-t-il, ce gros livre ? Chez le libraire, bien sûr... J'y cours et je l'achète...

— Inutile de vous déranger, monsieur Claude... J'en ai un.

— Tu en as un, moussaillon ! s'écria l'ex-matelot, avec le plus complet étonnement, et d'où te vient-il ?

— De mon pauvre papa...

— Mais, depuis que tu es ici, je ne l'avais pas vu...

— Maman me l'a apporté avant-hier, avec une grammaire, quatre chemises, six paires de chaussettes et une douzaine de mouchoirs de poche...

— Ah ! la brave femme ! Eh bien, fais voir un peu l'objet, fiston... Nous allons chercher...

— Tout de suite, monsieur Claude...

L'enfant s'élança dans le pavillon et en ressortit presque aussitôt, un livre à la main.

Ce livre était un vocabulaire de la langue française, extrait par Charles Nodier du *Dictionnaire de l'Académie*.

— Et nous allons trouver là-dedans ce que je veux savoir ?.. demanda Bordeplat en désignant le volume.

— Oui, patron... Je le pense du moins... Quel est le nom que vous avez dit, s'il vous plaît ?

— *Datura stramonium*.

— C'est au D... fit petit Pierre en ouvrant le volume.

Puis il suivit du doigt les colonnes, en murmurant à demi-voix :

— D... a... da... t... u... datu...

— Tu ne trouves pas ?.. s'écria Claude anxieux et impatient.

— Si, monsieur Claude... répliqua joyeusement le gamin.

Datura... Nous y voici... *Datura stramonium*...

— Où est-ce ?

— Là.

— Et qu'est-ce que c'est ?

— Un substantif masculin...

— Ça, ça m'est bien égal... Mais il doit y avoir autre chose après... une explication...

— Oui, monsieur Claude.

— Eh bien, voyons vite l'explication... C'est l'explication qui nous intéresse...

L'enfant lut à haute voix :

— "*Genre de plantes de la famille des SALONÉES, toutes plus ou moins narcotiques et vénéneuses, et dont on exprime un poison violent.*"

— Hein ? tu as dit ? balbutia l'ex-matelot qui se sentit glacé jusqu'aux moelles. Répète un peu...

L'enfant répéta :

— "*Et dont on exprime un poison violent.*"

— Il y a cela ?

— Voyez vous-même...

Claude, le cœur serré comme dans un étau, les tempes mouillées d'une sueur froide, prit le volume d'une main agitée et jeta les yeux sur l'endroit désigné par Petit Pierre.

Il lut à son tour et s'écria, en laissant tomber le livre :

— Tonnerre de Brest !... Cela fait peur !... Qui donc le misérable va-t-il empoisonner là-bas ?

Petit Pierre devint pâle et se mit à trembler de tout son corps.

— On empoisonne quelqu'un... murmura-t-il avec épouvante.

— Déjà Claude regrettait les paroles imprudentes qu'il venait de prononcer ; aussi se hâta-t-il de répondre, en riant d'un rire un peu forcé :

— Eh ! non, garçon, on n'empoisonne personne... C'est une pièce de comédie, un drame de l'Ambigu-Comique, que je suis en train de lire... Ça m'a impressionné !.. Les mots : *Datura stramonium*, que je ne connaissais pas m'intriguaient... et je comprends maintenant que le scélérat de la pièce va tuer son ennemi avec du poison... C'est ça que je voulais dire tout à l'heure... Merci, mon petit homme... Ramasse ton volume et va donner à boire aux chaloupes...

— Oui, patron... Dites donc, patron ?...

— Quoi ?

— Vous me la prêterez, votre pièce de comédie, quand vous l'aurez finie, pour que je la lise... Ça doit être bien intéressant...

— Je te la prêterai... oui, oui... va, mon garçon...

Le mousse serra son dictionnaire et gagna la berge pour s'occuper des embarcations.

— Voyons... voyons... murmura Claude Marteau resté seul. Il s'agit d'avoir un peu de calme dans les idées... Réfléchissons et récapitulons... J'ai bien entendu hier au soir, en face du restaurant de Madrid, ce gredin commander au cocher de le conduire à Auteuil... Où peut-il aller à Auteuil, sinon dans la maison de santé où se trouvent la mère et la fille ?... Il empoisonne l'une des deux... toutes les deux peut-être ! Il ne lui suffit pas d'avoir brûlé le testament de son oncle, il veut s'assurer l'héritage par la mort de ces malheureuses femmes... Oh ! le misérable !...

L'ex-matelot s'absorba pendant un instant dans ses réflexions et poursuivit en se frottant le front :

— Mais j'y songe... Cette Mathilde Jancelyn que j'ai tirée du feu et qui gardait de si terribles preuves dans le coffret que je possède, c'est à Auteuil aussi qu'on l'a conduite... J'ai su cela par les bavardages de Laurent. Elle est folle, mais si elle revenait à la raison elle pourrait parler... Elle parle peut-être dans son délire, et peut-être Fabrice tremble-t-il qu'elle ne le nomme, qu'elle ne l'accuse... Son intérêt est donc de supprimer aussi celle-là !... Quel abîme d'infamie et quelles ténèbres autour de ces crimes... Eh ! bien, tonnerre de Brest ! avec l'aide de Dieu, je ferai la lumière !...

V

LE POISON FAIT SON EFFET

Nous avons laissé Fabrice dans le petit salon de Georges Vernier, lisant les journaux en attendant que Paula Baltus acheva sa toilette du matin.

Au bout d'un quart d'heure la jeune fille vint le rejoindre et lui dit :

—Allons au jardin... Nous déjeunons aussitôt que le docteur aura fini sa tournée matinale.

Ils sortirent ensemble et s'engagèrent dans les allées pleines d'ombre.

L'orpheline s'appuyait avec une amoureuse langueur au bras de son fiancé, ne lui adressant point la parole mais levant de minute en minute sur lui ses yeux pleins de tendresse.

Fabrice rompit le silence.

—Chère Paula, demanda-t-il, avez-vous vu ma cousine Edmée ce matin ?

—Pas encore...

—Et Jeanne ?

—Non plus.

—Pourquoi donc ?

—Parce que le docteur désire assister à la première visite qu'on rend à ses malades, et je tiens à lui donner toute satisfaction sur ce point...

Un nouveau silence succéda à l'échange de ces quelques mots.

Cette fois encore ce fut Fabrice qui le rompit.

Il se pencha vers l'orpheline et murmura d'une voix très basse à son oreille :

—Qu'il serait bon, qu'il serait doux, chère Paula, d'être sans cesse ensemble, ensemble et seuls, comme en ce moment.

—Êtes-vous bien sûr que cela ne vous paraîtrait pas un peu long ? demanda la jeune fille avec un sourire.

—Si j'en suis sûr !... s'écria Fabrice. Ah ! la vie tout entière, à vos pieds, me semblerait trop courte !

—Bien vrai ?

—Je vous le jure !...

—Ne changerez-vous jamais ?...

—Jamais !... Pourquoi changerais-je, sinon pour vous aimer plus encore, puisque vous resterez toujours la même, c'est-à-dire la plus charmante et la meilleure des femmes ?...

Faut-il vous croire ?...

—Vous le savez bien ! Douter de moi serait trop injuste !...

—Aussi je n'en doute pas, balbutia la jeune fille d'une voix à peine distincte, et, si vous m'aimez de tout votre cœur, je vous aime, moi, de toute mon âme.

Fabrice prit la main de mademoiselle Baltus et la pressa longuement contre ses lèvres.

Au doigt annulaire de la main gauche le jeune homme portait habituellement une bague enrichie d'un assez beau diamant, cadeau de M. Delarivière.

Les yeux de Paula tombèrent par hasard sur cette bague.

—Qu'avez-vous fait de votre diamant ? s'écria-t-elle.

Le neveu du banquier regarda sa main.

Le chaton de l'anneau était vide.

—L'avez-vous donc perdu ? continua la jeune fille.

—Évidemment... répondit Fabrice.

—Mais où ?

—Je n'en sais rien...

—Retournons sur nos pas, voulez-vous ? Nous le retrouverons peut-être.

Le deux fiancés rebroussèrent chemin, les yeux fixés sur le sable de l'allée.

Êtes-vous sûr, poursuivit Paula, que ce brillant ne s'est point détaché avant votre arrivée ici ?

—A cela je ne puis répondre... Je ne quitte jamais cette bague et j'ignore à quel moment la pierre a pu sortir des griffes d'or qui la retenaient.

—Le diamant était-il d'un grand prix ?

—Ce prix ne dépassait pas, je crois, douze ou quinze cents

francs, mais il me venait de mon pauvre oncle ce qui lui donnait à mes yeux une valeur inestimable...

—Je comprends cela... Comparé aux choses du cœur, l'argent est bien peu chose... Peut-être retrouverez-vous ce diamant...

—C'est possible, mais fort douteux... Si je l'ai perdu ici, il disparaîtra dans le sable... Si je l'ai perdu au dehors, le passant qui le ramassera jugera bon, sans doute, de s'approprier sa trouvaille, comme les habitants des côtes de la mer s'adjugent les épaves des naufragés...

—Cherchons encore...

—Ce serait inutile, puisque nous sommes revenus à notre point de départ.

Les deux jeunes gens arrivaient en effet au pavillon qu'ils avaient quitté un quart d'heure auparavant.

—Ah ! dit mademoiselle Baltus, voilà monsieur Georges...

Le jeune médecin sortait en effet du bâtiment des folles avec le docteur Schultz. Ils saluèrent de loin Paula et Fabrice et les rejoignirent presque aussitôt.

—Cher monsieur Georges, lui dit l'orpheline, nous vous attendions pour monter chez nos malades...

—Je suis à votre disposition... Commencerons-nous par madame Delarivière ou par mademoiselle Edmée ?...

—Par madame Delarivière, si vous le voulez bien...

Les trois hommes et la jeune fille gravirent l'escalier du pavillon.

Le docteur Schultz marchait le premier.

Paula le suivait, donnant le bras à Fabrice et causant avec Georges.

Le médecin-ajoint ouvrit la porte de la chambre de Jeanne et poussa une exclamation de surprise.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Paula avec inquiétude.

Le docteur Schultz, sans répondre, s'élança vers Jeanne.

La pauvre folle, non pas couchée mais assise sur son lit, était oppressée, haletante, effrayante.

Ses joues pâles et bistrées se creusaient, ses yeux hagards semblaient enfoncés dans leurs orbites, ses doigts se crispaient sur les couvertures.

—Voyez !... voyez !... dit le médecin en sous-ordre.

Georges l'avait rejoint au chevet de madame Delarivière.

Fabrice et Paula s'approchèrent, émus et étonnés en apparence autant l'un que l'autre.

—C'est une crise... poursuivit le docteur Schultz.

—Je ne suppose pas, répliqua Georges Vernier ; une crise amènerait de l'agitation, des paroles incohérentes, et madame Delarivière se soutient à peine et semble hors d'état d'articuler un seul mot...

—Qu'est-ce dont, alors ?

Fabrice avait jeté un coup d'œil rapide sur la carafe placée près du lit et qu'on remplissait soir et matin.

Elle était vide.

—Je suis allé trop vite... pensa le misérable, le meilleur moyen d'éviter les soupçons est de diminuer la dose...

Georges avait pris le bras de Jeanne et, ses doigts posés sur le poignet, il étudiait les pulsations de l'artère.

—Le pouls est dur et violent... murmura-t-il, les dents serrées, les pupilles dilatées, les muscles tendus à se rompre comme au début d'une attaque d'épilepsie !... Quel phénomène étrange vient donc de se produire aujourd'hui ?...

Tout à coup Jeanne agita les bras, passa les mains sur ses yeux fixes en poussant de sourds gémissements et parut vouloir chasser des visions importunes.

—Elle a des hallucinations... dit le docteur Schultz.

—Vous n'avez pas donné autre chose que la potion dont j'ai prescrit la formule et dont je vous remets l'agent principal ? demanda Georges.

—Pas autre chose, monsieur le directeur.

—C'est vous-même qui préparez cette potion ?...

—Moi-même...

—Docteur, balbutia Fabrice, l'angoisse nous dévore... Rassurez-nous si vous le pouvez... S'agit-il de quelque chose de très grave ?

—J'espère que non...répondit Georges.

—Vous n'en êtes donc pas sûr?

—Il m'est difficile de me rendre compte, à première vue, des symptômes inattendus qui se manifestent... Je ne sais ce que la malade éprouve, et je n'ai pas la ressource de l'interroger pour me guider...

—Elle semble vouloir parler... dit vivement Paula.

Jeanne faisait en effet de visibles efforts. Elle remuait les lèvres, mais elle ne pouvait émettre aucun son.

A bout de quelques secondes survint un calme relatif.

Les yeux de la folle devinrent moins hagards, ses muscles se détendirent. Elle appuya sa main sur son front mouillé de sueur, et elle parvint à articuler ce monosyllabe :

—Là...

—Voici la sensibilité qui revient, fit Georges, la pauvre femme nous indique où est le siège de la douleur.

En même temps il lui posa la main sur la tête qu'il trouva brûlante.

—Des compresses imbibées d'eau glacée amèneront un grand soulagement... poursuivit-il.

—Ne voudriez-vous pas essayer de nouveau les douches froides?... demanda le médecin-adjoint.

—Gardons-nous en bien... du moins pour le moment... le pouls se calme... l'oppression diminue... je puis affirmer maintenant que ce ne sera rien.

—Dieu soit béni ! murmura mademoiselle Baltus, qui depuis son entrée dans la chambre ne respirait plus.

—Monsieur le directeur ordonne-t-il quelque chose ? reprit le docteur Schultz.

—Des compresses d'eau glacée, voilà tout.

—Cette nuit, dit Paula, je ne dormais pas... j'ai cru entendre du bruit dans la chambre de Jeanne...

Fabrice tressaillit imperceptiblement.

—Du bruit... répéta Georges. Quel genre de bruit, mademoiselle?...

—Il m'a semblé qu'on marchait légèrement...

—Je ne vois rien là qui doive nous surprendre... Madame Delarivière a pu quitter son lit et marcher...

—A boire... murmura Jeanne. A boire...

—Vous boirez dans un instant, mon amie... répliqua Georges en posant de nouveau sa main sur le front de madame Delarivière. Mais d'abord il faut me dire si vous souffrez encore.

Jeanne secoua la tête.

—Vous ne souffrez plus?...

—Non... J'ai soif...

—Avez-vous souffert beaucoup?

—Beaucoup... oui... j'ai peur... J'ai vu...

—Quoi?

—L'esprit des ténèbres... il est venu la nuit... Il avait du sang sur les mains... Il m'a versé du sang... J'ai le goût du sang sur les lèvres...

Fabrice était pâle comme un mort... Ses mains tremblaient.

—Elle a le délire... balbutia-t-il.

—Oui, mais le délire sans agitation... sans fureur... répliqua Georges. C'est malheureusement inévitable, et ce sera ainsi jusqu'à sa guérison... Elle a besoin de repos... Laissons-la seule. Monsieur Schultz, veuillez, je vous prie, lui faire donner sa carafe de tisane... Je vous attendrai vers midi dans mon cabinet... Nous causerons longuement... J'ai besoin de chercher avec vous d'où peut venir cette surexcitation passagère que je croyais calmée pour toujours.

—Monsieur le directeur, je serai exact...

—Et maintenant, continua George, allons chez mademoiselle Edmée...

VI

UN NAUVAIS PAS

La visite fut courte.

L'état de la jeune fille se modifiait à peine, et Georges se dé-

sespérait en voyant combien étaient lents les progrès de la convalescence.

Il espérait avoir enrayé la maladie de cœur, mais la faiblesse persistait malgré tous ses efforts pour la combattre.

En présence de cette situation le docteur, se défiant de lui-même, était à peu près décidé à avoir recours, dans un délai très bref, à une consultation de médecins choisis parmi les plus célèbres.

La crainte d'inquiéter Edmée l'avait seule empêché, jusqu'à ce jour, de réaliser son projet.

Mademoiselle Baltus et les trois hommes quittèrent la chambre.

Au moment où ils arrivaient dans le jardin, la cloche sonnait pour annoncer le repas du matin.

—Je vais prendre congé de vous... dit Fabrice.

—Ne déjeunez-vous pas ici ? demanda l'orphelino.

—Non... j'ai d'innombrables affaires à régler aujourd'hui. Mes minutes son comptées...

—Viendrez-vous ce soir ?

—Impossible... à mon grand regret...

—Au revoir alors... à demain...

—A demain, chère Paula... à demain, messieurs...

Le neveu du banquier allait s'éloigner, quand le jardinier de la maison, le père Denis, tenant respectueusement son chapeau à la main, se présenta devant le petit groupe.

—Pardon, monsieur le directeur et la compagnie... fit-il, j'aurais deux mots à vous dire...

—Je vous écoute... répliqua Georges. Venez-vous me demander de nouvelles fleurs pour vos corbeilles ?

—Nenni, monsieur le directeur... Les corbeilles sont encore fraîches et ne réclament qu'un bon arrosage matin et soir. Il ne s'agit pas de cela...

—Et de quoi donc s'agit-il, père Denis ?

—D'une trouvaille que j'ai faite...

—Où cela ?

—Tout à l'heure, dans le chemin de ronde...

Et le jardinier, en disant ce qui précède, tirait de sa poche un objet de très petit volume, soigneusement enveloppé de papier.

Les sourcils de Fabrice se contractèrent.

Paula prêta l'oreille.

—Qu'est ce que c'est que ça ? demanda Georges.

—C'est quelque chose qui peut avoir de la valeur... à moins que ce ne soit un morceau de bouchon de carafe... Mes connaissances ne me permettent point d'en juger...

—Voyons un peu...

Le père Denis déroula son fragment de papier et présenta, sur le dos de sa main, un diamant de la plus belle eau...

—Mais, s'écria mademoiselle Baltus en s'adressant à Fabrice, c'est la pierre qui manque à votre bague !

Le jeune homme était pâle.

Il répondit néanmoins, avec l'apparence d'un calme complet :

—Je le crois...

Puis, prenant le diamant et l'appliquant sur le chaton de son anneau où il s'emboîta entre les griffes destinées à le recevoir, il ajouta :

—Et maintenant j'en suis sûr.

Georges sembla surpris.

—Vous avez trouvé ce brillant dans le chemin de ronde ? dit-il au jardinier.

—Oui, monsieur le directeur, près de l'amphithéâtre, répliqua le père Denis.

Après un instant de réflexion, Georges se tournant vers Fabrice lui demanda :

—Portiez-vous cette bague avant-hier, quand nous avons visité le chemin de ronde ensemble ?...

—Assurément... je ne la quitte jamais... même pour me laver les mains...

—C'est donc alors que le diamant s'en est détaché... Rien de plus facile à comprendre... Mais comment n'y avez-vous point aperçu de cette perte ?...

—Je ne puis me l'expliquer... Toujours est-il que sans mademoiselle Baltus j'ignorerais encore que le chaton de ma bague était vide... Je tenais beaucoup à cette pierre, moins pour sa valeur qu'en raison d'un souvenir qui s'y rattache... Je suis heureux que ce brave homme me l'ait rapportée, et je le prie de recevoir ceci avec tous mes remerciements...

Fabrice mit cinq louis dans la main du père Denis qui s'éloigna radieux.

—Vous avez de la chance ! fit Georges. On aurait pu parier hardiment cent contre un que le diamant resterait enfoui dans une touffe d'herbe entre les pavés humides !

Quelques paroles furent encore échangées à ce sujet, puis le jeune homme s'éloigna.

—J'ai plus de bonheur que d'adresse ! se disait-il en regagnant Paris. Sans cette promenade d'avant-hier avec le docteur, j'étais effroyablement compromis !!! Aucune habileté n'aurait réussi à expliquer de façon plausible ma présence nocturne dans le chemin de ronde !...

Après déjeuner, le docteur Schultz alla rejoindre Georges dans son cabinet.

—Mon cher confrère, lui dit le jeune directeur de la maison de santé, je souhaite avoir un entretien sérieux avec vous au sujet de madame Delarivière... Mon prédécesseur, en vous recommandant chaudement à moi, n'avait point exagéré vos mérites et, depuis que je vous connais, je les apprécie chaque jour davantage...

Le médecin-adjoint salua d'un air modeste.

Georges poursuivit :

—Vos connaissances médicales et pharmaceutiques sont très étendues... vous travaillez sans cesse... vous avez non seulement l'ardeur, mais la persévérance... j'ai grande confiance en vous...

—Monsieur le directeur me comble...

—Je vous rends justice, voilà tout... Maintenant causons.

—Monsieur le directeur, je suis à vos ordres...

—J'ai agi seul et sous ma propre responsabilité en prescrivant le traitement que suit madame Delarivière. Je ne vous ai point consulté, je le regrette, et je viens franchement vous dire : Que pensez-vous de l'état de cette pauvre femme ?...

—Les symptômes imprévus de ce matin m'ont frappé et me semblent alarmants... répondit Schultz.

—Comme vous j'étais loin de m'attendre au changement survenu... La cause de ce changement m'échappe. La devinez-vous ?

—Non, monsieur le directeur, pas plus que vous...

—Alors, cherchons ensemble. J'emploie dans mon traitement l'extrait de belladone... Si je m'étais trompé ? Si tout le mal provenait de la belladone ?...

Le médecin-adjoint secoua la tête.

Je ne le crois pas... fit-il ensuite. Il est certain que la belladone peut, à la longue, provoquer chez la malade des hallucinations, des vertiges, des contractions musculaires, mais son effet est lent... madame Delarivière est soumise depuis trop peu de temps à l'action de ce médicament redoutable pour que le mal puisse venir de lui... à moins que...

Le docteur Schultz s'interrompit :

—A moins que ?... répéta Georges. Achevez, je vous en prie ! Je vous demande votre pensée tout entière...

—A moins que la dose employée par vous ne soit point en rapport avec le tempérament nerveux et surexcité de la malade. Me permettez-vous de vous demander quelle est cette dose ?

Georges formula un chiffre.

—Aucune erreur n'est possible, ajouta-t-il, c'est vous-même qui mêlez les doses préparées par moi à la potion altérante de la malade.

—Elles n'ont pu provoquer dans l'organisme les perturbations qui nous troublent aujourd'hui, répliqua le docteur Schultz. La cause de ses perturbations est ailleurs.

Où la chercher ?...

—Dans un ressaut de la maladie peut-être. Dans la dévi-

ation de la lypémanie. Remarquez, je vous en prie que je n'affirme rien. Je ne fais que supposer.

—Votre avis est-il d'interrompre l'absorption de la belladone ?

—Non, certes !

—Pourquoi ?

—Parce qu'à l'avenir nous serons sur nos gardes. Nous allons dès aujourd'hui étudier le sujet, et de cette étude résultera la notion exacte du résultat favorable ou funeste produit par le médicament.

—Sa suppression immédiate nous conduirait au même résultat.

—Vous m'avez fait l'honneur de me demander mon avis... Eh bien, poussons l'expérience jusqu'au bout. Si la belladone est défavorable, nous n'en pourrions avoir la preuve que cinq ou six jours après la crise de ce matin, car elle amènera un commencement de paralysie des membres, facile à combattre dès son début. Il sera temps alors d'en cesser l'emploi, sans avoir à redouter des complications dangereuses.

—Je vous ai consulté, mon cher confrère, et je me range à votre opinion.—Voulez-vous que nous retournions auprès de Jeanne ?

—J'allais vous le proposer.

Les deux médecins se rendirent auprès de la folle et la trouvèrent endormie.

—Elle est très calme, reprit le docteur Schultz. Ceci me confirme dans ma croyance que la belladone n'est pour rien dans les faits qui nous ont émus. S'il en était autrement, le sommeil serait agité et des contractions musculaires se manifesteraient.

—Attention, dit Georges, surveillons les moindres symptômes, et n'oubliez pas que désormais j'ai confiance en vous au moins autant qu'en moi-même...

VII

A LA PISTE

Fabrice Leclerc rentra vers dix heures du soir, à la villa de Neuilly.

Il donna l'ordre à Laurent de ne pas le déranger, puis il monta dans sa chambre, où il s'enferma.

La surveillance de Claude Marteau n'avait à s'exercer maintenant que sur les agissements du jeune homme au dehors.

En conséquence il ne se donna pas la peine de monter dans le marronnier, et il se contenta de guetter le moment où la lumière cesserait de briller derrière les vitres.

Ce moment arriva quelques minutes avant onze heures.

—S'est-il couché ou va-t-il sortir ? se demanda Claude. Nous verrons tout à l'heure. Je connais l'itinéraire du gardien, et rien ne m'empêche aujourd'hui de prendre les devants...

Claude, au risque de monter une garde inutile, sortit du jardin par la porte du boulevard de la Seine, prit sa course, fit un grand détour à toute vitesse et s'embusqua, un peu essoufflé, derrière un arbre du boulevard de Madrid, non loin du restaurant où Fabrice, la nuit précédente, avait trouvé une voiture.

Les joyeux soupeurs de la veille faisaient absolument défaut. Les coupés de régie brillaient par leur absence.

—Bon ! pensa l'ex-matelot. S'il court les routes du bois comme hier, il ne m'échappera point...

Dix minutes s'écoulèrent.

Au bout de ce temps le bruit que produit un marcheur chaussé de bottes fines résonna dans le lointain et se rapprocha rapidement :

Bordeplat se dit *in petto* :

—Tonnerre de Brest ! il me semble que je reconnais son pas...

La nuit était très noire, mais les becs de gaz de la porte de

Madrid projetaient un cercle de pâle lumière presque en face de l'endroit où se cachait le guetteur.

Fabrice devint visible en traversant ce cercle, puis disparut aussitôt dans l'obscurité de l'allée de la Reine-Marguerite ; mais Claude, comme la plupart des matelots, avait des yeux de lynx.

Il prit chasse.

Ses espadrilles foulaient *silencieusement* le sol (qu'on nous passe cette expression) tandis que le craquement des semelles de Fabrice lui arrivait au contraire net et distinct et lui permettait de conserver sa distance.

Cette poursuite se prolongea sans incidents pendant à peu près une demi-heure, puis le neveu du banquier s'arrêta.

Claude, de son côté, fit halte aussitôt.

Au bout d'une seconde, il entendit le craquement d'une allumette et une lueur jaillit dans les ténèbres.

Fabrice se trouvait sur la lisière d'une sorte de rond-point d'où partaient, outre les grandes avenues, une demi douzaine de sentiers étroits et sinueux, tracés sous bois pour le grand plaisir des promeneurs épris de solitude, et particulièrement des amoureux avides de tête-à-tête.

Le jeune homme éleva son allumette jusqu'aux barres transversales d'un pôteau indicateur, puis, sachant ce qu'il voulait savoir, il la laissa tomber, l'éteignit sous son pied, et sans hésitation s'engagea dans une voie latérale.

Claude bondit jusqu'à l'endroit que Fabrice venait de quitter et prêta l'oreille...

Qu'on juge de sa déception... Il n'entendit plus rien !

La terre molle et le gazon des coulées assourdisaient le bruit des chaussures !... Le fil conducteur se brisait !

Claude cependant ne se découragea pas tout de suite.

Si fugitive qu'eût été la lueur de l'allumette, elle avait suffi à lui montrer la disposition des sentiers se greffant sur le rond-point.

Au risque de trahir sa présence, d'être pris par Fabrice pour un rôdeur animé d'intention hostiles, et de recevoir une balle de revolver en pleine poitrine, il s'élança dans celle des allées étroites qui lui parut devoir conduire le plus directement à Auteuil, et il se mit à courir...

Il eut bien vite la preuve que son inspiration l'avait mal servi et que personne ne marchait devant lui.

Force lui fut alors de s'avouer à lui-même que cette fois encore la piste était perdue.

Il revint sur ses pas, lentement, la tête basse, déconfit, furibond, pestant, maugréant, se traitant d'âne bête, de double brute, de triple crétin !...

Peu à peu, cependant, sa grande colère s'apaisant fit place à la réflexion et il finit par se dire :

— Tonnerre de Brest ? je suis encore plus bête que je ne le croyais ! J'aurais beau guetter ce scélérat toutes les nuits, je ferais chou blanc dix fois de suite, comme hier et comme aujourd'hui ! Si c'est vraiment à la maison de santé qu'il va, c'est là qu'il faut l'attendre !

Et le visage du matelot se rasséréna.

A trois heures du matin Fabrice rentrait ; la lumière du bougeoir brillait de nouveau derrière ses vitres et s'éteignait un instant après.

Claude Marteau était infatigable.

Malgré ses deux nuits à peu près blanches il alla dès le point du jour à la pêche avec Petit Pierre puis, ayant déjeuné à l'office, il alluma sa pipe, sortit par la grille de la rue de Longchamp, gagna l'avenue de Madrid, puis l'allée de la Reine-Marguerite qu'il suivit jusqu'au rond-point signalé par nous.

Là, il s'approcha du poteau dont les traverses portaient, peintes en lettres blanches sur fond vert, des indications multiples.

Sur l'une des traverses il lut :

« CHEMIN D'AUTEUIL. »

— Tonnerre ! murmura-t-il, voilà le sentier qu'il fallait

prendre... C'était le bon ! Matelot, tu n'as pas plus de jugeotte qu'un simple conscrit qui n'aurait jamais navigué !...

La coulée en question, dans laquelle il s'engagea, le conduisit près des tribunes du champ de courses qui dominent les lacs du bois de Boulogne.

De là, en dix minutes, il fut à la porte d'Auteuil, voisine, on le sait, de la gare du chemin de fer de Ceinture.

En passant sous les arcades du viaduc, il pensait :

— Attention, matelot ! Pour apprendre ce qui t'intéresse, il s'agit de questionner adroitement... A qui m'adresser ?... Ah ! je crois bien que voilà mon affaire... Tout en bourrant sa pipe on cause, sans avoir l'air d'un curieux ou d'un bavardeur...

Et il entra chez un marchand de tabac, en ôtant poliment son baret.

Au comptoir se trouvait une jeune femme en train d'apporter de petits paquets de tabac de différents poids.

— Bien le bonjour, madame... dit Claude. Vingt centimes de caporal à fumer, s'il vous plaît... Voici ma blague...

La jeune femme pesa du tabac pour la somme indiquée, et le mit en souriant dans le petit sac en caoutchouc que lui tendait l'ex-matelot.

— Grand merci, reprit-il. Voilà les quatre sous.

Il bourra soigneusement sa pipe, l'alluma, en tira quelques bouffées et s'écria :

— Fameux tabac tout de même ? puis, sans transition, il demanda ; Je suis bien à Auteuil, ici, n'est-ce pas, madame ?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes du pays, madame ?...

— Oui, monsieur...

— Peut-être alors pourriez-vous me donner un petit renseignement...

— Je le ferai bien volontiers.

— Connaissez-vous à Auteuil une maison de santé ?...

— J'en connais même cinq ou six...

— Comment, il en a tant que ça ?

— Oui, monsieur... l'air est fameux, ici, pour les malades ! Donc, avant de répondre à votre question, il faut que je sache de quelle maison vous voulez parler.

— C'est juste ! Eh bien ! voici la chose : La maison dont je veux parler ne reçoit que des folles.

— Très bien, monsieur... Ça simplifie tout... Il n'y en a qu'une de ce genre à Auteuil, et je la connais parfaitement...

— Et dites-moi, madame, connaissez-vous aussi le nom du docteur qui la dirige ?

— Oui, monsieur, mais ce nom ne me revient point... C'est un nom prussien... allemand :

— Rittner, n'est-ce pas ?

— C'est ça même... Oui, c'est bien ça...

— Il ne me reste plus qu'à vous demander, madame, où se trouve cette maison ?...

— Tout près... Rue Raffet...

— Rue Raffet ? répéta Claude.

— Oui... à cent cinquante ou deux cents pas d'ici...

Et la buraliste expliqua très clairement quel chemin il fallait suivre pour arriver droit à la grille de la maison de santé.

— Grand merci de votre complaisance, madame... reprit Claude. Je vais donner un coup de pied jusque-là.

— Peut-être que vous connaissez une des pauvres folles ?...

— Non, madame, mais j'avais une payse dans le peloton des infirmières, et je ne serais pas fâché de savoir si elle a perdu sa place ou montée en grade...

L'ex-matelot remercia de nouveau et suivit la route indiquée par la jeune femme.

Bientôt il aperçut les hautes murailles d'enceinte de la propriété vendue par Frantz Rittner à Georges Vernier, et le frontail de pierre de la grande entrée sur lequel, on lisait en lettres de cuivre verdies par les pluies, ces trois mots :

MAISON DE SANTÉ.

— C'est là... se dit-il, c'est bien là... Si j'entraîs, et si... Mais non... continua-t-il, le moment n'est pas venu.

En arrivant en face de la porte principale, un frisson courut sur sa chair; il se demanda :

— Que se passe-t-il chaque nuit derrière ces murs sinistres qui ressemblent à ceux d'une prison?... Rien que d'y penser ça me donne la fièvre... Il doit y avoir un portier logé dans ce petit bâtiment... Si je le questionnais?... La vue d'une jolie pièce de cent sous le ferait peut-être parler.

Claude réfléchit, secoua la tête et se répondit à lui-même.

— Mauvais moyen ! Mon gredin de patron n'entre certainement point la nuit par la grande porte pour faire ses mauvais coups... Des maisons comme celle-ci ont toujours plus d'une issue... Voyons un peu...

Le jardin formait un carré, nous le savons depuis longtemps.

Bordeplat longea deux des côtés de ce carré et se trouva sur le boulevard Montmorency.

— Ah ! ah ! fit-il en jetant un coup d'œil autour de lui. Ici le chemin de fer de Ceinture, une passerelle qui conduit aux fortifications, un bastion-caserne... Là les derrières de la maison de santé dont j'aperçois les fenêtres à barreaux de fer. C'est là qu'on doit enfermer les folles. Voici une petite porte, poursuivit-il en s'approchant de l'ouverture que nous connaissons. Elle s'ouvre sur un boulevard presque désert. C'est par cette porte que mon brigand doit se faufiler quand il arrive... et, cette fois, j'ai bien chance de ne pas me tromper...

VIII

L'EMPOISONNEUR A L'ŒUVRE

A ce moment Claude aperçut un employé du gaz qui venait avec une échelle portative nettoyer les vitres des lampadaires. Il l'accosta.

— Camarade, lui demanda-t-il, cette grande bâtisse, c'est bien la maison des folles du docteur Rittner ?

— Oui, mon brave, répondit l'employé.

— Et cette petite porte que voici, c'est par là qu'on entre ?

— Non, c'est par là qu'on sort pour aller au cimetière.

— Grand merci, camarade.

— De rien, mon brave.

— Et l'employé continua son chemin.

Claude, jetant un coup d'œil investigateur à droite et à gauche, s'approcha des treillages qui défendaient l'accès de la voie ferrée et derrière lesquels s'élevait une haie d'épines et de touffes d'arbrustes.

Son inspection terminée, il traversa la passerelle conduisant au boulevard Suchet, puis, au lieu de se diriger à gauche vers Auteuil, il prit à droite du côté de Passy.

Un peu après midi il était de retour à la villa et se jeta sur son lit, non pour dormir, mais pour réfléchir.

Une pensée unique remplissait son cerveau.

Il la tournait et la retournait dans tous les sens, cherchant les moyens les plus pratiques et les plus sûrs d'arriver à la réalisation du plan qu'il avait conçu.

La journée se passa vite, on dina, Petit Pierre partit pour suivre les cours de l'école du soir et Claude resta seul.

A neuf heures et demie Fabrice rentra.

L'ex-matelot guettait son arriver, anxieux, brulé du désir d'agir vite, car les jours en secouant donnaient au misérable le temps de consommer son crime.

— Il faut que cette nuit, se dit-il, j'aie le mot de l'énigme.

Et, toujours blotti dans les maseifs, toujours les yeux fixés sur les vitres éclairées, il attendit l'heure où Fabrice avait l'habitude de sortir.

A onze heures moins un quart la lumière disparut, et aussitôt après Claude vit le jeune homme traverser le jardin et sortir par la rue de Longchamp.

Fabrice s'arrêta pour allumer un cigare et s'achemina tranquillement vers le bois de Boulogne.

L'atmosphère était étouffante.

De gros nuages noirs chassés par le vent d'ouest couraient sur la surface du ciel et rendaient l'obscurité si profonde que (pour nous servir d'une expression populaire), on ne pouvait pas distinguer sa main droite de sa main gauche.

Il tonnait au loin.

Par instants des éclairs mettaient dans les ténèbres une nappe de clarté blanche passagère, et faisaient saillir sur l'horizon livide la silhouette du Mont-Valérien.

— Un orage effrayant s'apprête... pensa Fabrice. Je vais être trempé jusqu'aux os. Heureusement la nuit est brûlante et la pluie sera chaude... C'est tout au plus si je risquerai d'attrapper un rhume...

Il hâta le pas cependant.

Les signes précurseurs de la tempête n'étaient point trompeurs.

Les roulements du tonnerre se rapprochaient.

Le vent d'ouest commençait à souffler en foudre, faisant craquer les arbres et soulevant des tourbillons de poussière dans les avenues du bois.

En même temps de larges gouttes de pluie se mirent à tomber, une à une d'abord, puis plus pressées, et enfin de façon torrentielle.

Fabrice sourit.

Une phrase de la *Tour de Nesles* traversait son esprit.

— Vive Dieu ! messigneurs, murmura-t-il, la belle nuit pour une orgie à la tour...

Et il ajouta :

Que le diable m'emporte si, par un temps pareil, je trouve des gêneurs sur mon chemin !

L'averse redoublait, comme si le ciel venait d'ouvrir à la fois toutes ses écluses. Le tonnerre grondait sans relâche. L'horizon semblait en feu.

Aveuglé à demi par les torrents d'eau que les coups de vent lui jetaient au visage, le neveu du banquier se réfugia sous un groupe d'arbres trois fois séculaires plantés au bord de l'avenue.

L'épaisseur de leurs feuillage empêchait momentanément la pluie d'arriver jusqu'au sol.

Fabrice n'avait pas peur.

Adossé au tronc de l'un des chênes gigantesques, il se disait :

— C'est trop violent pour durer longtemps... Un peu de patience et je pourrai me remettre en route...

Tout à coup un bruit formidable l'assourdit... Un sillon de feu brûla ses prunelles... une odeur sulfureuse le suffoqua... Il s'écroula sur ses deux genoux...

La foudre venait de frapper l'arbre voisin de celui qui lui servait d'abri.

Pendant près de cinq minutes le jeune homme resta dans un état d'anéantissement physique presque complet, se demandant avec effroi s'il n'avait pas été foudroyé lui-même, tant la paralysie de tout son corps lui semblait absolue.

Peu à peu la sensibilité lui revint. Il recouvra l'usage de ses membres. Il put se dresser sur ses jambes encore chancelantes.

Le misérable que Dieu épargnait avait subi simplement le contre-coup de la commotion électrique...

Il n'était même pas blessé...

— Ah ! murmura-t-il, je viens de l'échapper belle !... Positivement le diable est pour moi !

Ses prévisions, d'ailleurs, se réalisaient.

La tourmente, épuisée par sa propre violence, faisait trêve. Les grondements du tonnerre s'affaiblissaient en s'éloignant, et quelques étoiles se montraient dans de larges éclaircies au-dessus du bois de Boulogne.

Il ne tombait plus une goutte d'eau.

— C'est fini... dit Fabrice. Allons.

Et il se remit en route, très mouillé, mais dispos et lesté.

Vers minuit il se trouvait en face du parc de la Muette.

Il prit le boulevard Suchet, arriva près du bastion-caserne no 61, et traversa la passerelle que Claude Marteau avait franchie la veille après son entretien avec l'employé du gaz.

Une fois sur le boulevard Montmorency, il fit halte, prêta l'oreille, et interrogea de son mieux les ténèbres.

Rassuré par le profond silence qui semblait l'indice d'une solitude absolue il tira de sa poche une clef qu'il introduisit dans la serrure de la petite porte du chemin des ronds...

Cette porte s'ouvrit.

Fabrice en franchit le seuil.

À peine venait-il de disparaître qu'une tête se montra au-dessus de la haie d'épines bordant la voie ferrée, puis le possesseur de cette tête bondit avec une souplesse de clown et se trouva sur la chaussée du boulevard.

couloir pratiqué entre le pavillon de la buanderie et celui de Fabrice, connaissant à merveille l'endroit où il se trouvait et pouvant s'y diriger de nuit comme de jour, n'avait aucune raison pour hésiter et tâtonner ainsi que l'ex-matelot.

Il suivit d'un pas rapide le chemin de ronde jusqu'à la porte pratiquée dans le second mur d'enceinte et établissant la communication avec le jardin.

Le jeune homme ouvrit cette porte comme il avait ouvert la première et la repoussa sans la refermer.

Une fois dans le parc, il s'arrêta de nouveau, regardant, écoutant...



Rassuré par le profond silence, qui semblait l'indice d'une solitude absolue, il introduisit une clef dans la serrure.

— Tonnerre de Brest ! murmura Claude Marteau que nos lecteurs ont reconnu déjà. Mon calcul était juste ! C'est bien ce gredin !

Il se dirigea vers la porte sur laquelle il appuya les mains. Elle s'ouvrit aussitôt.

Fabrice n'avait fait que la pousser sans la refermer à clef, non par oubli mais pour se ménager une retraite facile en cas d'alerte, se croyant bien sûr que personne, venant du dehors, ne se présenterait à cette porte.

Claude Marteau, ne trouvant aucune résistance, franchit le seuil à son tour et s'avança lentement, à tâtons, dans l'étroit l'amphithéâtre...

Rien d'insolite ne venant l'inquiéter, il se dirigea rapidement vers le pavillon de Jeanne, en ayant soin de marcher sur la bordure de gazon des allées afin d'étouffer le bruit de ses pas.

Le pavillon était silencieux et sombre. Tout dormait ou paraissait dormir...

Fabrice ne négligeait aucune précaution.

Aussitôt qu'il eut atteint les degrés du perron, il ôta ses bottines dont les semelles boueuses auraient laissé leur empreinte à l'intérieur, il ouvrit la porte avec une troisième clef fabriquée depuis peu sur une empreinte prise à la cire, il traversa le vestibule, s'engagea dans l'escalier et compta les marches.

A la treizième il s'arrêta.
Il était sur un palier.
En face, l'escalier conduisant à l'étage supérieur décrivait un angle brusque.

A gauche se trouvait l'appartement d'Edmée, à droite celui de Jeanne.

Tout à coup Fabrice tressaillit, s'arrêta et retint son haleine.

Il lui semblait percevoir, du côté gauche, un léger bruit...
Était-ce une illusion ?

Le jeune homme se posa cette question avec un battement de cœur facile à comprendre.

Son incertitude fut de courte durée. Il ne se trompait pas. On marchait dans la chambre d'Edmée...

En même temps un faible rayon de lumière dessina sous la porte une raie blanche.

— Si Edmée sort de sa chambre, pensa le neveu du banquier, elle poussera certainement un cri d'épouvante en voyant à l'improviste un homme devant elle, et je serai perdu, car de quelle façon plausible expliquer ma présence ?...

Le bruit des pas se fit entendre de nouveau...

Ces pas se dirigeaient du côté de la porte.

Fabrice s'élança sur l'escalier qui lui faisait face, en deux bonds il en franchit dix ou douze marches, et se blottit dans un angle.

Il était temps...

La porte d'Edmée s'ouvrit.

IX

OU CLAUDE MARTEAU PREND UNE GRANDE RÉOLUTION

Edmée, un bougeoir à la main, parut sur le seuil.

Vêtue d'un long peignoir de cachemire dont la blancheur éclatante se confondait avec la pâleur mate de son cou et de son visage, elle ressemblait à ces fantômes de jeunes vierges que les ballades du moyen âge nous montrent errant pendant les nuits d'automne autour des cimetières où reposent leurs corps.

Sa faiblesse était grande, nous le savons.

Elle se dirigea d'un pas très lent vers la chambre de madame Delarivière et l'ouvrit avec des précautions infinies, puis elle entra...

Jeanne dormait.

De l'endroit où il était placé, Fabrice ne perdait aucun des mouvements de sa cousine...

Edmée murmura :

— J'avais cru l'entendre s'agiter comme la nuit dernière... Heureusement je me trompais.

Pendant un instant elle contempla sa mère avec une profonde émotion et ses yeux devinrent humides.

Ensuite elle posa son bougeoir sur un meuble, joignit les mains et s'agenouilla près du lit en balbutiant d'une voix tremblante :

— Mon Dieu... Dieu de justice et de bonté, je vous en supplie, je vous en conjure, ne me prenez pas ma mère... Daignez, mon Dieu, m'épargner une douleur au-dessus de mes forces... Faites que Georges éclaire par vous, soutenu par vous, la saine et lui rende la raison... Permettez que, guérie d'âme et de corps, elle puisse vous aimer comme je vous aime, vous prier comme je vous prie, vous bénir comme je vous bénis...

Cette invocation simple et touchante d'une enfant demandant à Dieu d'avoir pitié de sa mère aurait attendri l'âme d'un démon...

Fabrice l'entendit sans pâlir, et pas une fibre ne vibra dans son cœur.

Edmée se releva après un instant de silence, contempla de nouveau pendant quelques secondes Jeanne toujours endormie, puis reprit son bougeoir et se retira dans sa chambre.

Le neveu du banquier, même après que la jeune fille eut disparu, ne fit pas un mouvement.

Immobile et continuant à retenir son souffle, il attendit.

Ce fut seulement lorsque la traînée lumineuse filtrant sous la porte s'effaça tout à coup qu'il changea de position.

Certain désormais que sa cousine venait de se recoucher et d'éteindre sa bougie, il descendit à tâtons les marches, et à son tour il pénétra dans la chambre de la folle.

Cette chambre, quoiqu'un motif de prudence ne permit pas d'y laisser une veilleuse, n'était pas absolument sombre.

Les dernières traces de l'orage avaient disparu. D'innombrables constellations brillaient dans le ciel pur, et la *pâle lumière qui tombe des étoiles*, ainsi que l'a dit un poète, entra comme un vague crépuscule par deux larges fenêtres.

Fabrice appartenait d'ailleurs à cette race de bandits qui semblent créés pour le mal, et qui s'orientent dans l'obscurité comme les nocturnes oiseaux de proie...

Il s'avança vers le lit sans hésiter ; quand il n'en fut plus qu'à deux pas, il s'arrêta.

Il étendit le bras ; sa main toucha la carafe placée près de Jeanne, sur une petite table ; il s'en empara, et pour mieux voir s'approcha de la fenêtre...

Cette carafe était aux trois quarts vide.

Fabrice tira de sa poche le flacon de *Datura stramonium*, le déboucha avec ses dents et laissa tomber huit ou dix gouttes de son contenu dans le breuvage.

Rien au monde, croyons-nous, ne se pouvait imaginer de plus sinistre que cet empoisonneur accomplissant son œuvre monstrueuse au milieu des ténèbres.

Il achevait à peine lorsque Jeanne fit un mouvement dans son lit.

Le misérable, pris d'une soudaine angoisse, se retourna vers elle.

La folle venait de se réveiller et, soulevée à demi, cherchait à tâtons sur la petite table.

Sa main ne rencontra qu'un verre vide.

— A boire... balbutia-t-elle, à boire... j'ai soif...

— Voilà qui va bien... pensa Fabrice, je suis arrivé juste au bon moment.

Rapide et muet il revint au lit, et poussa la carafe vers la main qui s'agitait sur la table...

Jeanne sentit le froid du cristal...

Ses doigts se crispèrent aussitôt autour du goulot...

Elle porta la carafe à ses lèvres et but avidement jusqu'à la dernière goutte.

L'empoisonneur sourit.

Tout marchait au gré de ses espérances et cependant, une seconde plus tard, il s'élança vers la porte, tout effaré, en étouffant un cri...

Jeanne venait de lâcher la carafe vide qui s'était brisée sur le parquet avec un bruit strident.

Or il était difficile d'admettre que ce bruit ne donnât point l'alarme dans le pavillon...

Fabrice descendit l'escalier comme une trombe, traversa le vestibule, referma doucement la porte derrière lui, remit ses chaussures et prit sa course à travers le jardin pour regagner le chemin de ronde.

Il l'atteignit au moment où Edmée, tremblante d'inquiétude, entra pour la seconde fois dans la chambre de sa mère avec un flambeau.

Jeanne était éveillée et paraissait calme.

La vue des débris de cristal éparés sur le parquet expliquait de façon surabondante le bruit qu'Edmée venait d'entendre.

Aucun soupçon ne se présentait et ne pouvait se présenter à son esprit...

.....
Qu'était devenu pendant ce temps Claude Marteau ?...

Comment n'avait-il pas rejoint Fabrice qu'il se croyait si sûr de ne plus laisser échapper ?

Cette double question exige une réponse que voici.

Nous avons laissé l'ex-matelot dans l'étroit sentier pratiqué entre le pavillon de la buanderie et celui de l'amphithéâtre.

Une obscurité compacte l'enveloppait.

Il prêta l'oreille et il entendit Fabrice s'éloigner, mais l'écho des hautes murailles répercutait bizarrement le faible bruit des pas, et il fut impossible de se rendre compte de la direction prise par le misérable qu'il poursuivait.

—A-t-il tourné à droite ou à gauche ? se demanda-t-il. Tonnerre de Brest ! Je n'en sais rien ?... Allons, matelot, en chasse tout de même et au petit bonheur !

Le hasard, son guide unique désormais, le conduisit à droite, c'est-à-dire du bon côté ; il arpenta de toute sa vitesse le chemin de ronde, il passa sans le savoir devant la porte laissée entr'ouverte par l'empoisonneur, et au bout de quelques minutes il se sentit aussitôt complètement désorienté, aussi parfaitement égare que pourrait l'être un aveugle dans un labyrinthe.

A tout prix, il voulait trouver l'issue conduisant au jardin. Mais le moyen de la découvrir ?..

Au risque de trahir sa présence si quelque infirmier veillait dans les parties élevées du bâtiment des folles, il exhiba une boîte de carton pleine d'allumettes chimiques dont, en sa qualité de fumeur, il était toujours muni, et il essaya de se procurer de la lumière en les frottant contre le mur avec acharnement.

Il comptait sans les résultats de l'orage.

La pluie torrentielle, remplissant d'eau les poches de sa vareuse, avait noyé la boîte et rendu les allumettes inflammables et incombustibles !

Claude frappa du pied avec un découragement furibond.

—Allons, murmura-t-il, le diable est contre moi !... rejoindre mon gueux de patron est devenu chose impossible ! Que faire et quel parti prendre ? J'ai envie d'appeler, de crier, de mener un sabat d'enfer... On s'éveillera, on viendra, on me questionnera ; naturellement je dirai tout ; on pincera le scélérat de Fabrice dans la maison des folles, et il faudra bien qu'il explique ce qu'il y vient faire... ce qui l'embarrassera pas mal...

L'ex-matelot se gratta l'oreille et reprit :

—Mauvaise idée ! Le docteur Rittner, que je ne connais ni d'Ève ni d'Adam, est peut-être bien, lui aussi, un pas grand chose, un rien du tout, une canaille, le complice enfin de mon abominable gredin de patron... Si cela était, (et rien ne prouve que cela n'est pas !) je me serais jeté dans la nasse la tête la première, et les deux compères se voyant pincés me feraient disparaître le mieux du monde... j'aurais joué un rôle de dupe, sans profit pour personne ! Je n'empêcherais rien, e... après m'avoir supprimé très bien, on se moquerait de moi par-dessus le marché ! Tonnerre de Brest, ce serait trop bête !... Non... non... pas de ça Lisette ! C'est à la police maintenant de débrouiller l'écheveau, et dès ce matin ces messieurs de la préfecture sauront ce que je sais... Je ne les aimais guère, autrefois, ces oiseaux-là, et j'avais tort... Aujourd'hui je commence à voir qu'ils ont du bon ?..

Ayant pris cette résolution, Claude Marteau, renonçant à une poursuite qu'il jugeait vaine désormais, ne songea plus qu'à retrouver la porte par laquelle il était entré.

Il y parvint, non sans beaucoup de peine ; il traversa le boulevard Montmorency et il s'embusqua de nouveau derrière la haie du chemin de fer pour voir sortir Fabrice.

Au bout de vingt minutes, l'empoisonneur quitta le chemin de ronde à son tour, referma la petite porte avec soin, traversa la passerelle, et par le boulevard Suchet, se dirigea du côté de la Mucette...

Claude Marteau le suivit à distance, en se répétant chemin faisant :

—Ou je me trompe fort, mon bonhomme, ou tu viens de faire ton dernier voyage nocturne à la maison de santé d'Auteuil ?

X

UN TÉMOIN GÉNANT À SUPPRIMER

Il était plus de trois heures lorsque Fabrice et Claude ren-

trèrent à la villa de Neuilly-Saint-James, l'un par la rue de Longchamps et l'autre par le boulevard de la Seine.

A neuf heures et demie du matin, le neveu du banquier dormait encore.

Laurent frappa à la porte de sa chambre.

—Entrez ! cria Fabrice réveillé en sursaut. Que diable me voulez-vous ?... ajouta-t-il en voyant son domestique. Je n'ai pas besoin de rien...

—Une dépêche pour monsieur... répliqua l'intendant. La chose pouvant être très urgente, je n'ai cru devoir attendre.

—C'est bien... Donnez.

Fabrice ouvrit l'enveloppe et fit un geste de surprise.

La dépêche était de Mlle Baltus.

Elle contenait ces mots :

" Obligée de partir ce matin pour Melun où je vous attends ce soir à quatre heures. "

" PAULA. "

Un sourire de triomphe vint aux lèvres du jeune homme.

—Du papier et une plume, dit-il à Laurent, je vais répondre...

Il écrivit ces quelques mots :

" Comptez sur moi ce soir à quatre heures. "

" FABRICE. "

Puis l'adresse :

Mademoiselle Baltus,

Chemin de Halage.—Melun.

—Portez ceci sur-le-champ au télégraphe, reprit Fabrice, n'envoyez pas... allez vous-même.

—Oui, monsieur.

—Avant de partir, prévenez Claude Marteau que je l'attends...

—Ici, monsieur ?

—Oui, je me lève... En revenant du télégraphe, montez me parler...

—Bien, monsieur...

Laurent quitta la chambre et Fabrice sauta en bas de son lit.

Claude n'avait pas même essayé de dormir, il savait trop bien qu'il appellerait en vain le sommeil.

Depuis son retour il réfléchissait, cherchant le moyen le plus sûr de livrer à la justice l'assassin de Melun, l'empoisonneur d'Auteuil.

Sa résolution était prise irrévocablement, il n'hésitait pas, mais un trouble profond s'emparait de son âme et ce trouble s'expliquait facilement.

Il allait, lui, Claude Marteau, l'ancien condamné, réveiller un passé funeste, évoquer le souvenir du jugement qui l'avait frappé jadis comme voleur, rappeler enfin sur sa personne l'attention de la justice en lui signalant un grand coupable, et ce coupable c'était son maître...

La justice ne trouverait-elle pas qu'il avait trop attendu pour parler ! Ne verrait-elle rien de suspect dans les motifs de sa longue abstention ?...

A cette pensée Claude frissonnait un peu ; mais, nous le répétons, il n'hésitait point.

—Ce matin même, se dit-il, j'irai trouver le docteur Rittner. Je verrai bien s'il est complice ou s'il ignore le crime dont sa maison est le théâtre, mais avant de partir j'écirai une longue lettre détaillée au commissaire de police d'Auteuil... Je remettrai cette lettre à Petit-Pierre qui m'accompagnera, et qui la portera si au bout d'une heure il ne m'a pas vu sortir sain et sauf de la maison de santé...

Claude était en train de rédiger son épître au commissaire (ce qui n'était point un mince travail) lorsqu'il entendit frapper aux carreaux de la fenêtre, ainsi que l'intendant avait l'habitude de le faire pour s'annoncer.

Il courut ouvrir.

—C'est vous, monsieur Laurent ! s'écria-t-il. Venez-vous me proposer une partie de campagne ?

—Ma foi, non... Ce n'est pas tous les jours fête...

—De quoi s'agit-il alors ?

—Allez à l'habitation, s'il vous plaît... M. Fabrice vous attend dans sa chambre...

—Dans sa chambre ? répéta Claude stupéfait.

—Oui... il désire vous parler tout de suite.

—J'y vais, monsieur Laurent...

L'ex-matelot referma la fenêtre en se disant tout bas :

—Il désire me parler... C'est bien drôle et pas du tout naturel... Est-ce que la mèche serait éventée ?... Est-ce que le patron se douterait que je l'espionne, que j'ai tout découvert, et songerait-il à se débarrasser de moi ?... Tonnerre de Brest, ça n'irait pas tout seul !... On ne supprime pas comme un lapin un gaillard de mon acabit ! Enfin, il ne s'agit pas de réfléchir, mais d'obéir... Avant cinq minutes je saurai de quoi il retourne...

Claude Marteau serra la lettre commencée dans une armoire dont il mit la clef dans sa poche, endossa une vareuse, prit le chemin de la villa et, non sans un sérieux battement de cœur, heurta à la porte de Fabrice.

—Est-ce vous, Claude ? demanda ce dernier.

—Oui, monsieur...

—Eh bien, entrez.

Bordeplat, son bonnet à la main, ouvrit la porte et franchit le seuil.

Une glace placée en face de lui refléta son image.

Il se trouva pâle comme un mort.

Le jeune homme, assis près d'une table et feuilletant des papiers, ne leva point la tête.

—Laurent vient de me prévenir que monsieur voulait me parler... reprit Claude.

—Oui, mon brave garçon.

—Oh ! oh ! pensa l'ex-matelot, attention ! ! Il m'appelle son brave garçon... Il fait patte de velours... Gare aux griffes !

Fabrice se tourna vers le nouveau venu.

—Approchez, lui dit-il, nous avons à causer.

—Aux ordres de monsieur.

Le neveu du banquier avait la physionomie tranquille et le sourire sur les lèvres, mais Claude n'était point dupe de ce calme trompeur et sentait bien que quelque chose de grave allait se passer.

Il fut cependant désorienté par cette question :

—Vous êtes un peu charpentier, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur, un peu...

—Et aussi mécanicien, je crois ?

—Oh ! pas de première force, monsieur... il s'en faut...

—Vous en savez cependant assez, je pense, pour manœuvrer et chauffer une petite machine à vapeur ?

—Quant à ça, monsieur, oui, par exemple... A Toulon, avant ma première campagne, j'étais adjoint au mécanicien de la chaloupe à vapeur de notre amiral, et j'ai appris à gouverner la machine ni plus ni moins que le chauffeur lui-même...

—Parfait ! Je n'ai pas autre chose à vous demander... dit Fabrice.

—Alors, c'est tout, et je puis m'en aller ? répliqua Claude.

—Non, non... ce n'est pas tout... Je sais ce que je voulais savoir, mais il me reste à vous expliquer le but de ma question.

—Où diable veut-il en venir ? se demanda l'ex-matelot.

Le jeune homme reprit :

—Puisque vous êtes un peu mécanicien et capable de chauffer une machine à vapeur, je n'aurai besoin de vous adjoindre personne pour satisfaire une fantaisie qui m'est venue... Outre les embarcations à la voile dont se compose ma flottille, j'ai envie de posséder un petit bateau à vapeur de plaisance, pouvant promener une quinzaine de personnes.

—Monsieur a le moyen de se passer ça... fit Claude. Je comprends bien l'idée de monsieur... Un petit vapeur, c'est riche et coquet, et plus agréable qu'un yacht ou qu'un sloop...

—Je vais donc vous charger d'en acheter un pour moi...

—Monsieur, ça ne sera pas possible.

—Pourquoi donc ?

—Je ne connais aucun vapeur à vendre sur la Seine ou sur la Marne, et je ne crois pas qu'il y ait dans les chantiers des environs de Paris de constructeur capable de mettre sur sa quille une embarcation de ce genre.

—J'en suis persuadé comme vous...

—Eh bien, alors ?

—Ce n'est pas à Paris que vous trouverez ce qu'il me faut ; voilà tout.

—Ah ! ah ! se dit l'ex-matelot, il a bon nez le scélérat !... Il flairé quelque chose !... Il se défie de moi et veut m'éloigner...

Puis il demanda :

—Si ce n'est pas à Paris, monsieur, où donc ça sera-t-il ?

—En passant au Havre dernièrement, répondit Fabrice, j'ai vu plusieurs petites navires qui réalisent mon idéal... Ils sortent des ateliers d'un Américain, John Manby, qui n'a point de rivaux pour les constructions de cette sorte...

—Alors c'est au Havre que monsieur va m'envoyer ?

—Au Havre, oui...

—Très bien...

—Vous vous rappellerez ce nom : *John Manby*. Je vous le donnerai d'ailleurs par écrit... Tout le monde vous indiquera ses ateliers... Je veux un bon marcheur, l'hélice à double palette... Il me faut le dernier modèle... Je me suis informé des prix... Cela coûtera de vingt-cinq à vingt-huit mille francs...

—Il est sûr et certain que pour une pareille somme on peut avoir un morceau de bois et de fer joliment travaillé... fit Claude Marteau.

—Combien vous faudra-t-il de temps pour remonter du Havre à Paris ?

—En chauffant ferme ?

—En chauffant au contraire avec modération...

—Dame, monsieur, à peu près huit jours... dix au plus.

—C'est ce que je pensais... Ainsi vous m'avez bien compris !

—Oh ! parfaitement, et quand monsieur voudra passer sa fantaisie, il n'aura qu'un mot à dire...

—Ce mot, je le dis tout de suite.

—Hein ? s'écria Claude stupéfait. Monsieur veut que je parte ?...

—Aujourd'hui même... acheva Fabrice. Vous monterez dans le train du Havre à midi vingt-cinq minutes... Une voiture de la maison vous mènera jusqu'à la gare avec votre mousse et Laurent qui vous accompagneront...

XI

OU LAURENT ESSAIE DE PRENDRE SA REVANCHE

La stupeur de Claude Marteau ne saurait se décrire.

Le brave garçon ne s'attendait à rien de pareil et, même en devinant les projets de son maître, il ne supposait point que leur mise à exécution serait immédiate ; aussi la présence d'esprit lui faisait-elle quelque peu défaut.

—Ah ! murmura-t-il, M. Laurent vient avec moi !...

—Sans doute... Est-ce que cela vous déplaît ?

—Mais non... mais non... pas le moins du monde... M. Laurent et moi nous sommes bons amis... Ça m'enchanté, au contraire, de voyager avec lui.

—Tout est donc pour le mieux... Je lui remettrai l'argent nécessaire à votre acquisition, et c'est vous qui payerez

—Bien, monsieur.

Déjeunez donc, préparez-vous, ainsi que votre mousse, et emportez dans une valise ce qui vous sera nécessaire à tous les deux pour une absence d'une douzaine de jours... La voiture partira d'ici à onze heures précises heure militaire.

—Suffit, monsieur... Nous ne nous ferons pas attendre.

—J'y compte... Allez...

Claude se retira tout étourdi.

En retournant à son pavillon, il se disait :

—Très malin, le patron... Il a peur de moi par instinct... il m'expédie là-bas avec Petit-Pierre, et charge Laurent de nous surveiller... Oui, très malin, mais je le suis aussi ! Si je ne partais pas ?

Claude Marteau haussa les épaules et poursuivit :

—Allons donc !! N'y point partir, ça serait trop bête !! C'est pour le coup qu'il se défierait, le patron, et qu'il serait capable de filer ou de se débarrasser de moi par un mauvais coup ! Non ! non !... en route, matelot !... Ce départ est une chance de plus pour la réussite de ton plan ! !

Une idée lumineuse venait de lui traverser l'esprit et le fit sourire malgré ses inquiétudes.

Il rentra dans le chalet et appela Petit-Pierre.

L'enfant racommodait un épervier dont une racine avait rompu quelques mailles.

—Me voici, monsieur Claude, cria-t-il en quittant son travail.

Et il accourut.

—Ecoute-moi bien moucheron... lui dit l'ex-matelot. Tu as confiance en moi, pas vrai ?...

—Si j'ai confiance ?... répliqua le gamin avec effusion. Ah ! monsieur Claude, autant que si vous étiez papa...

—Tu me crois incapable de te commander n'importe quoi qui ne soit pas honnête ?...

—Oh ! oui, monsieur Claude, j'en suis sûr...

—Tu m'aimes assez pour faire tout ce que je te dirai de faire ?...

—Essayez un peu, monsieur Claude, et vous verrez...

—Et tu n'auras pas peur ?

Petit-Pierre releva fièrement la tête.

—Peur, moi ? répéta-t-il avec un air très crâne. Allons donc ! Est-ce qu'on a peur ? Jamais, par exemple !...

—Tu es un brave enfant, moucheron !... Va vite faire un petit paquet de chemises, de mouchoirs, de chaussettes, et de tes habits de travail... Nous partons...

Les yeux du gamin se remplirent instantanément de larmes.

—Nous partons... balbutia-t-il. Est-ce qu'on nous renvoie d'ici ?...

—Non... non, mon mousse... Tu me comprends mal... Nous allons faire un petit voyage...

—Où donc ça, monsieur Claude ? demanda vivement Pierre dont le visage s'alluma.

—Au Havre... d'où nous ramènerons un bateau à vapeur.

—Au Havre ?... Mais c'est au bord de la mer, le Havre ?

—Oui, mon fiston...

—Alors nous verrons des grosses vagues et des vrais vaisseaux ?...

—Nous en verrons positivement... et bien autre chose encore, je ne te dis que ça ! ! Cours emballer ton petit *baluchon*. Nous démarrons d'ici à onze heures précises...

—Point de danger que je sois en retard...

L'enfant fit deux pas vers la porte et s'arrêta.

—Mais, maman... balbutia-t-il.

—Eh ! bien, quoi, maman ?

—Si je lui écrivais...

—Pourquoi faire ?

—Pour lui dire que je pars avec vous, donc !...

—Ah ! mais non ! s'écria Claude Marteau. *Motus* à tout le monde, moussaillon !... pas un mot à madame Tallandier !... Quand nous reviendrons, je te donnerai un congé de huit jours, tu iras à Charenton et tu verras ta maman tout à ton aise...

—Oh ! merci, monsieur Claude.

L'enfant courut préparer le paquet que l'ex-matelot, dans son langage pittoresque, appelait un *petit baluchon*.

Bordeplat en faisait autant de son côté.

Il semblait heureux comme un roi et chantait à tue-tête un refrain du gaillard d'avant.

Tandis que ceci se passait dans le pavillon voisin du boulevard de la Seine, rejoignons Fabrice.

Laurent, après avoir porté au bureau du télégraphe la dé-

pêche à destination de Melun, était revenu trouver son maître.

—C'est en route, monsieur... lui dit-il. Voici le reçu de l'employé...

—Bien... répliqua Fabrice. Prêtez-moi maintenant toute votre attention...

—Monsieur n'a qu'à parler, je bois ses paroles...

—Claude Marteau et son mousse vont partir...

—Monsieur les met à la porte ?

—Nullement... Je les envoie au Havre acheter pour mon compte un petit bateau à vapeur... et vous les accompagnez...

Laurent fit un haut-le-corps.

—Moi ! s'écria-t-il stupéfait.

—Oui, vous... C'est décidé... Toute observation serait inutile...

—Oh ! monsieur, je n'en fais aucune... Mon devoir est d'obéir à monsieur... Je m'y conforme...

—C'est bien. Vous prendrez tous les trois le chemin de fer à midi vingt-cinq minutes. C'est aujourd'hui le 16. Pour des raisons qui me sont connues, je ne veux pas que vous soyez de retour à Paris avant le 26 ou le 27, c'est-à-dire avant dix ou douze jours... Je compte sur votre intelligence et sur votre zèle... Exécutez ponctuellement mes instructions... Pas avant onze jours, voilà l'essentiel, mais je vous laisse carte blanche pour retarder votre retour. Un retard me serait même agréable... Est-ce compris ?

—Monsieur, c'est compris... Si Claude Marteau se montrait trop pressé, je trouverais quelque moyen de le retenir...

—Comme à Bercey ? demanda Fabrice ironiquement.

Laurent baissa la tête avec humilité.

—Monsieur m'accable... balbutia-t-il. Monsieur est dans son droit... Je me suis cru des capacités que je n'avais pas... mais je réponds de moi désormais... Monsieur connaît le proverbe : *Chat échaudé*...

—*Craint l'eau froide*... acheva Fabrice en riant. Enfin tenez-vous sur gardes.

—J'y serai, monsieur.

—En arrivant au Havre, vous m'enverrez une dépêche.

—Oui, monsieur.

—Autre dépêche le jour de votre départ. Vous reviendrez par eau... C'est donc au Havre qu'il faudra gagner du temps.

—J'en gagnerai... quand je devrais avoir l'air de tomber malade et me mettre à la diète... ce qui serait bien dur.

—Voici trente mille francs en billets de banque... le petit vapeur coûtera vingt-cinq ou vingt-six mille francs, à peu près...

—Alors, le reste de la somme ?...

—Couvrira vos dépenses de voyage...

—C'est vingt fois trop, monsieur...

—Tant mieux pour vous, Laurent, car la différence vous appartiendra à titre de gratification... Faites des économies si bon vous semble...

—J'en ferai, monsieur.

—C'est bien... Munissez-vous d'un revolver pour défendre au besoin votre argent... Qu'on me serve à déjeuner... Préparez-vous et donnez l'ordre d'atteler pour onze heures une voiture qui vous conduira tous trois à la gare.

Laurent sortit.

Fabrice, resté seul, se frotta les mains.

—Me voilà rassuré... murmura-t-il. Ce Claude Marteau m'inquiétait... Quand il reviendra, tout sera fini... Je serai content de le savoir loin de Paris pendant les funérailles de Jeanne... de belles funérailles assurément !... Je connais mes devoirs de neveu et d'héritier, et je ferai conduire avec pompe à sa dernière demeure celle à qui mon oncle, pendant vingt années, a permis de porter son nom !...

À onze heures, la voiture était prête.

Claude, Laurent et Petit-Pierre y prirent place.

—Bon voyage... leur dit Fabrice. N'oubliez aucune de mes recommandations.

— Sois paisible, scélérat ! pensa l'ex-matelot. Je te jure qu'on n'oublie pas ce dont il faut qu'on se souvienne !

A midi moins un quart le cocher arrêta ses chevaux rue d'Amsterdam, à l'entrée de la gare du Havre. Laurent se présenta au guichet et prit les billets.

Il n'y avait aucun bagage à enregistrer.

A midi dix minutes les trois compagnons de route s'installaient dans un compartiment de seconde classe.

Un quart d'heure plus tard la vapeur sifflait et le train se mettait en marche.

Laissons-le s'éloigner. Nous ne tarderons guère à le rejoindre.

Vers deux heures Fabrice fit atteler le cob au poney-chaise, et se rendit à la gare de Lyon. Un peu avant quatre heures il arrivait à Melun. Paula l'attendait avec son panier et ses poneys, pour le conduire à la villa du bord de l'eau par ce chemin de halage où Frédéric Baltus, une nuit d'hiver, six mois auparavant, avait trouvé la mort...

XII

CRISE INEXPLICABLE

Nos lecteurs désirent sans doute connaître le motif du brusque départ de l'orpheline pour sa maison de campagne.

Ce motif était simple et n'avait rien de romanesque.

Paula, nous le savons, faisait exécuter des travaux dans son parc.

Elle voulait une chute d'eau d'un effet pittoresque pour alimenter le petit lac creusé par ses ordres sous des arbres séculaires.

Un ingénieur de Melun installait dans ce but une machine hydraulique d'une certaine puissance.

Or, le matin même, une lettre de cet ingénieur avait appris à la jeune fille que par suite soit de l'incapacité des plombiers, soit de la mauvaise qualité des matières mises en œuvre, les tuyaux de conduite s'étant rompus, tout le travail était à refaire.

Mlle Baltus, singulièrement contrariée, s'empressa d'expédier à Neuilly la dépêche que nous connaissons et partit aussitôt après.

— Comment vont Edmée et Jeanne cet après-midi ? demanda-t-elle à Fabrice en lui serrant la main. J'ai quitté la maison de santé ce matin sans les avoir vues.

— Je suppose et j'espère que rien de fâcheux n'est survenu depuis hier, répondit le jeune homme ; mais, instruit de votre départ et me trouvant accablé d'affaires, je ne suis point allé aujourd'hui à Auteuil...

— Tant pis... Je suis inquiète...

— Pourquoi ?

— Je crains que notre ami Georges, malgré son grand savoir et sa brillante intelligence, ne s'illusionne sur la véritable situation de nos chères malades... Elles ne me semblent ni l'une ni l'autre en voie de guérison...

Fabrice employa toutes les ressources de son esprit subtil à rassurer Paula ; il y parvint, non sans quelque peine ; puis, quand il la vit à peu près convaincue, il lui parla d'amour, et alors elle oublia bien vite ses préoccupations.

Le misérable exerçait sur la jeune fille un empire irrésistible. Il la dominait, il la fascinait en quelque sorte, par le magnétisme de son regard, par le charme pénétrant de sa parole...

Au moyen âge on aurait expliqué cette influence absolue et malsaine par une possession diabolique.

Nous l'expliquerons beaucoup plus naturellement aujourd'hui par l'exaltation inconsciente d'un premier amour...

Mlle Baltus aimait l'odieux Fabrice comme ELOA, la touchante héroïne de la légende d'Alfred de Vigny, aimait l'archange foudroyé...

Fabrice le savait et s'était juré qu'il ne quitterait la villa de Melun qu'après avoir fixé la date de son mariage.

— Lorsqu'elle m'appartiendra complètement, se disait-il, je

me charge alors de lui faire oublier son rêve de vengeance !

.....

A la maison de santé d'Auteuil tout était en émoi.

Georges Vernier, en entrant dans la chambre de Jeanne avec le docteur Schultz, immédiatement après le départ de mademoiselle Baltus, avait trouvé la pauvre folle très malade.

L'étrange crise que nous avons décrite s'était renouvelée plus terrible encore que la veille, déjouant les prévisions des deux médecins obligés de combattre un agent inconnu dont ils ne devinaient et ne soupçonnaient même pas la nature.

Madame Delarivière, râlant et délirant, se débattait sur son lit, en proie à des douleurs atroces et inexplicables.

Une sueur froide mouillait ses tempes. Un tremblement continu agitait ses membres.

Georges et le docteur Schultz étudiaient en vain des symptômes qui leur paraissaient de plus en plus incompréhensibles, et tentaient des médications inutiles.

Sur ces entrefaites Edmée, croyant entendre des plaintes dans la chambre de sa mère, se leva rapidement malgré sa faiblesse, se vêtit à la hâte et franchit le seuil.

Nous savons quel effrayant spectacle frappa ses yeux.

— Mais elle va mourir !... s'écria la jeune fille en se tordant les mains... Docteur, au nom du ciel, sauvez-la !... Ne la laissez pas souffrir ainsi !... Tentez l'impossible...

— L'impossible ! répéta Georges avec désespoir. Hélas ! vous avez dit le mot, mademoiselle... Nous sommes en face de l'impossible...

— C'est horrible ! reprit Edmée en tombant à genoux près du lit. Je ne veux pas qu'elle meure, ou je veux mourir avec elle... Mère, entends-moi ! mère, réponds-moi ! Expliquez-moi du moins où tu souffres et ce qui cause ton mal, afin qu'on puisse te soulager et te guérir...

— Ah ! nous sommes impuissants ! murmura le docteur d'une voix brisée. Et moi qui croyais à ma science ! Insensé ! Fou d'orgueil !... Cette science prétendue ne sert aujourd'hui qu'à me prouver à moi-même mon ignorance...

— Mon Dieu... Dieu puissant et bon... balbutia la jeune fille qu'étouffaient les sanglots, vous que j'ai prié cette nuit avec tant d'ardeur et de foi... je vous invoque et je vous supplie de nouveau... Ne me la prenez pas... ne me la prenez pas !

Le rôle de Jeanne devenait pareil à celui de l'agonie.

Ses mains se crispaient convulsivement sur sa poitrine comme pour en arracher le feu qui la dévorait.

Elle fit un effort, elle essaya de se soulever, mais elle retomba raidie.

Edmée, la croyant morte, poussa un cri déchirant et se jeta sur son corps qu'elle enveloppa de ses bras.

— Non, dit Georges qui comprit l'affreuse pensée de la pauvre enfant, elle est vivante encore... Monsieur Schultz, à tout hasard donnez-lui de l'émétique... Moi je pars...

Mlle Delarivière se dressa livide, effarée.

— Vous partez !... répéta-t-elle en attachant sur le médecin ses yeux hagards. Vous abandonnez ma mère ?...

— Non, mademoiselle, oh ! non, répliqua le jeune docteur, je ne l'abandonne pas ! Je vais au contraire chercher du secours... Je vais appeler à notre aide le géant de science auprès duquel je ne suis qu'un nain... le seul homme au monde peut-être qui soit capable de sauver votre mère... Dieu veuille qu'il arrive à temps !...

Et Georges s'élança au dehors.

— Veuillez auprès de Mme Delarivière, je vous en prie, mademoiselle, fit le docteur Schultz. Je descends à la pharmacie préparer l'émétique... Je serai de retour dans quelques minutes.

— Allez... mais hâtez-vous... fit Edmée. J'ai peur... Si je restais longtemps seule au chevet de ma mère agonisante, je sens que je deviendrais folle...

En sortant de la maison de santé, Georges courut comme un homme poursuivi jusqu'à la place de voitures qui se trouve auprès de la gare.

Un seul fiacre y stationnait.
Le cocher faisait boire son cheval.
Le jeune médecin l'aborda et lui demanda d'une voix hâlétante.
— Pour aller d'ici à la rue Soufflot, combien vous faut-il de temps ?...
— Une heure... ma bête ne marche pas mal...
Georges tira de sa poche cinq pièces d'or.
— Ces cinq louis pour vous, reprit-il, si vous arrivez en une demi-heure...
— Est-ce un pari, bourgeois ?
— C'est bien plus qu'un pari, c'est une question de vie ou de mort.
— C'est bon. On gagnera les jaunets ! Montez vite !
Le cocher sauta sur son siège, fouetta son cheval, et la voiture partit à font de train dans la direction indiquée.
Le cheval était bon et d'Auteuil à la rue Soufflot il ne ralentit point son allure, au grand effroi des piétons qui n'avaient que tout juste le temps de se garer.
Au bout de vingt-neuf minutes le pauvre animal, ruisselant de sueur et blanc d'écume, atteignit le but de sa course.
— Voici vos cinq louis, dit Georges au cocher, attendez-moi là, je vous garde.
Il se précipita dans la maison sans parler au concierge, gravit l'escalier en quelques élans, sonna à une porte que nous connaissons déjà, et demanda au vieux domestique qui vint lui ouvrir :
— Le docteur V... est-il chez lui ?...
— Oui, monsieur...
— Annoncez-lui son ancien élève le docteur Vernier...
— Mais, monsieur... commença le valet de chambre.
— Et hâtez-vous ! continua Georges d'un ton impérieux. Il y va de vie et de mort !
— Je vais vous annoncer, monsieur...
Le jeune homme ne passa qu'une minute seul dans l'anti-chambre, et cette minute lui sembla d'une longueur interminable. Il avait la fièvre. Son cœur battait à rompre sa poitrine.
Le domestique reparut et l'avertit que son maître l'attendait. Georges fit irruption dans le cabinet du vieux savant. Ce dernier lui tendit la main.
En voyant la pâleur mortelle, les traits altérés, l'effrayante agitation de son visiteur, il comprit que quelque chose d'anormal et de grave se passait :
— Il s'agit d'un malheur, n'est-ce pas, mon enfant ? fit-il.
— Oui ! répliqua Georges d'une voix étranglée. Un malheur effroyable va m'atteindre en foudroyant la jeune fille que j'aime et qui sera ma femme ? Pour éloigner de nous ce malheur, je n'ai espoir qu'en vous...
— Que faut-il faire ?
— Venir avec moi...
— Où ?
— A la maison de santé d'Auteuil...
— Que se passe-t-il donc ?
— Je vous en supplie, cher et grand maître, ne m'interrogez pas, car le temps presse... En route je vous dirai tout... Venez...
— Je suis à vous... répondit l'illustre professeur en prenant son chapeau posé sur un meuble. Partons...
Les deux hommes descendirent rapidement.
Le cocher bouchonnait de son mieux son cheval avec un tampon de foin.
— Cent autres francs, lui cria Georges, si vous me ramenez à Auteuil en une demi-heure...
— Montez vite ! répondit le cocher comme au départ.

XIII

OU CLAUDE MARTEAU VOYAGE A PETITES JOURNÉES

A midi vingt-cinq minutes, nous le savons, le train du

Havre s'était mis en route, emportant Claude Marteau, Petit-Pierre et Laurent.

Les trois voyageurs se trouvaient seuls dans un compartiment de seconde classe.

Chacun s'installa dans un coin, près d'une portière, Petit-Pierre en face de Claude.

L'enfant, heureux de ce voyage, regardait filer devant lui les horizons changeants et les paysages sans cesse renouvelés.

Laurent venait d'allumer un cigare, car monsieur l'intendant ne se refusait rien.

L'ex-matelot tira de sa poche sa pipe et sa blague.

— Ma foi, dit-il, j'en vais griller une

— Je vous donne l'exemple, répliqua Laurent, et même je vous offre un cigare.

— Non, merci...

— Pourquoi n'acceptez-vous pas ? faites-vous des façons...

— Jamais ! Si je refuse votre politesse, monsieur Laurent, c'est que je préfère ma vieille pipe de terre bien culottée aux plus fins cigares... et cependant je m'y connais ! J'en ai fumé à la Havane, des cigares, qui dégoutaient un peu ceux de la région...

— Comme vous voudrez.

Claude bourra son *brûle-gueule* et reprit :

— C'est gentil, tout de même, les voyages en chemin de fer... on ne moisit pas en route

— C'est vrai, répondit Laurent, mais aujourd'hui rien ne nous presse d'arriver, puisque nous allons au Havre voir la mer et nous donner un peu de bon temps.

— Du bon temps... du bon temps... répéta Claude, pas trop. Le temps d'acheter le petit vapeur et de revenir par eau, huit ou dix jours seront vite passés.

— Bah ! au lieu de huit ou dix jours, mettons-en douze ou quinze...

— C'est M. Fabrice qui ne serait pas content !... s'écria l'ex-matelot avec un gros rire

— M. Fabrice ne dirait rien du tout. Il s'est donné la peine de m'informer lui-même que nous pouvions en prendre à notre aise... Il a l'intention de faire un petit voyage...

— Ah ! le bourgeois compte s'absenter ?

— Oui, pour une quinzaine. Il suffira donc que nous soyons de retour à Neuilly au moment où il reviendra lui-même.

— Parfait ! Comme vous le disiez tout à l'heure ça nous donne une assez jolie marge !... Profitons-en...

Claude fit craquer une allumette, l'approcha de l'orifice de sa pipe, s'adossa dans un coin et se mit à fumer silencieusement.

Il cherchait un moyen sûr et pratique de quitter Laurent en route sans éveiller sa défiance, et de revenir à Paris à l'improviste avant d'avoir fait beaucoup de chemin.

Tout à coup une expression joyeuse se peignit sur son visage.

Il venait de trouver...

Le train qui emmenait nos voyageurs étant *semi-direct*, ne s'arrêtait point entre Paris et Mantes.

Bordeplat le savait. C'est là-dessus qu'il échafauda le plan qui devait le soustraire à la surveillance du compagnon imposé par Fabrice.

Pour cela, il fallait descendre à Mantes sous un prétexte ingénieux et, le chemin de fer franchissant en une heure et demie la distance qui sépare Mantes de Paris, il serait possible et facile d'être de retour avant la nuit.

Le silence ennuyait Laurent, un peu bavard de son naturel.

— Pourquoi diable restez-vous dans votre coin sans souffler mot, maître Claude ? demanda-t-il. A quoi pensez-vous ?

— A ce que vous me disiez tout à l'heure, monsieur Laurent, au sujet de la liberté que nous laisse le patron d'en prendre à notre aise.

— Tiens ! tiens ! on croirait que ça vous chatouille agréablement...

— Ma foi, oui, et si j'avais su ça avant de nous emballer...

— Eh bien ?

—Je vous aurais proposé de nous arrêter à Mantes...
—Pourquoi faire ? Ce n'est pas un endroit bien amusant...
—Aussi n'aurions-nous fait que traverser la ville pour aller à une petite heure et demie de là, chez un de mes oncles, un brave homme très calé où nous aurions passé deux jours à nous faire du bon sang...

Un sourire se dessina sur les lèvres de Laurent. Ses yeux brillèrent.

Claude allait au-devant des désirs de Fabrice et s'efforçait lui-même un excellent prétexte pour prolonger l'absence.

—Ah ! dit le valet de chambre en jouant de son mieux l'indifférence, vous avez un oncle du côté de Mantes...

—Oui, monsieur Laurent, le propre frère de défunt mon père...

—Et vous croyez qu'il ne serait pas effrayé de voir trois personnes lui tomber sur les bras sans crier gare ?...

—Lui, le pauvre digne homme, effrayé ! Ah ! bien oui ! Il serait dans la jubilation, au contraire... et la tante donc ! Ils m'ont écrit plus de dix fois d'aller les voir, et même de me retirer chez eux tout à fait si ça me convenait... Ce sont des paysans, mais ils ont du bien au soleil, et des vieux louis dans un vieux bas... et généreux avec cela ! des cœurs d'or !... Quand nous débarquerions chez eux, quelle joie ! tonnerre de Brest ! branle-bas général !... Mon oncle monterait de la cave son meilleur vin et son plus fin cognac ! Ma tante torerait le cou aux poulets, aux oies, aux canards de la basse-cour, ferait sauter les lapins, et chaufferait le four pour cuire des gâteaux... Je ne suis pas plus gourmand qu'un autre, mais vrai, l'eau m'en vient à la bouche !

—Sapristi ! A moi aussi ! s'écria Laurent. Eh bien, voyons qui nous empêche d'aller goûter le vin de l'oncle et les lapins sautés de la tante ?

—Mais, répliqua Claude, vous avez pris les billets pour jusqu'au Havre, et ça serait de l'argent perdu.

—C'est un détail ! fit l'intendant d'un air superbe. Il ne s'agit, après tout, que de quarante cinq francs, et M. Fabrice m'a donné carte blanche au sujet de la dépense... Il accepte mes comptes sans les examiner, M. Fabrice, me sachant incapable d'abuser de sa confiance. Comment s'appelle le pays de l'oncle ?

—Brolly, un petit village au milieu des arbres, où toutes les filles sont jolies.

—Bravo ! Ça me décide ! Nous irons à Brolly et, si nous sommes reçus comme vous l'annoncez, nous y passerons deux jours pleins.

Et Laurent se frottait les mains en se félicitant, *in petto*, de son adresse superlative.

—Puisque nous descendons à Mantes, attention ! dit Claude. Nous allons être arrivés... Prenons nos valises...

Au moment où il prononçait ces mots la machine sifflait, et quelques secondes plus tard le train stoppait en gare.

Claude sauta à terre le premier.

Petit-Pierre le suivit, puis Laurent quitta le compartiment avec la lenteur et la gravité qui convenaient à sa haute situation.

—Avant de nous en aller d'ici, fit l'ex-matelot, il faut savoir l'heure des trains pour le jour où nous partirons...

—C'est juste...

—Attendez-moi là deux minutes, je vais m'informer...

Claude se dirigea en courant vers le bureau du sous-chef de gare, qu'il trouva lisant le *Petit Journal*.

—Un renseignement, monsieur, s'il vous plaît... lui dit-il en faisant le salut militaire.

—Tout à votre service, mon brave.

—A quelle heure passeront, d'ici à ce soir, les trains se dirigeant vers Paris ?

—A deux heures vingt-cinq, quatre heures dix, cinq heures quarante-cinq, neuf heures quarante, dix heures trente-deux...

—En prenant celui de cinq heures quarante-cinq, quand arriverai-je à Paris ?

—A sept heures cinq...

—Merci, monsieur...

Et Claude rejoignit ses compagnons...

—Eh bien ? demanda Laurent.

L'ex-matelot indiqua avec un sérieux complet des heures de fantaisie.

—C'est au mieux, répliqua l'intendant, au moins nous savons à quoi nous en tenir et nous agissons en conséquence.

—Seulement, reprit Claude, il y a un cheveu.

—Lequel donc ?

—L'omnibus de Brolly, qui correspond avec le chemin de fer, ne part qu'à cinq heures du soir...

—C'est un petit malheur... Nous visiterons la ville pour passer le temps...

Les deux hommes et l'enfant quittèrent la gare, à la grande surprise de l'employé qui se voyait donner à Mantes des billets à destination du Havre.

—Il fait chaud... dit Laurent, je vous offre un verre de bière... Voilà justement à vingt pas un hôtel de bonne mine avec un café... Allons-y...

Le valet de chambre prit les devants.

Claude venait ensuite avec Petit-Pierre.

Tout à coup l'ex-matelot trébucha, poussa un cri et tomba sur son genou.

Laurent se retourna et rebroussa chemin en demandant :

—Qu'y a-t-il donc ?

—Oh ! moins que rien, répondit Claude, j'ai posé le pied à faux sur un caillou... Ça m'a fait mal dans le premier moment et même ça me fait mal encore, mais ce n'est qu'une *fichaise*...

En disant ce qui précède, l'ex-matelot voulut se relever.

Il retomba en poussant un nouveau cri.

—Tonnerre de Brest ! fit-il ensuite, je crois que je me suis foulé la cheville !...

—Ah ! mon Dieu !... Ah ! mon Dieu ! glapit Laurent. La cheville foulée !... Quel guignon ! Si nous étions pas descendus ici, pourtant, ça ne serait point arrivé !...

Il disait cela tout haut, mais il pensait tout bas :

—Voilà une foulure venue fort à propos. Elle nous forcera mieux que n'importe quoi à prolonger indéfiniment notre voyage...

—Mauvaise chance ! reprit Claude. C'est de la guigne ! Je souffre comme un damné... Tonnerre de Brest !... Aidez-moi donc à me mettre debout... Je dois avoir la mine ridicule d'un oiseau pris au lacet par une patte ! !

XIII

CONTREMINE

Laurent d'un côté, Petit-Pierre de l'autre, soutinrent l'ex-matelot qui, se cramponnant à eux, parvint à se dresser sur une jambe.

—Souffrez-vous toujours beaucoup ? lui demanda l'intendant d'un air de grand intérêt.

—Si je souffre ? s'écria-t-il. Ah ! sacrebleu, je le crois bien ! Il me semble que je reçois cinquante coups de trique sur la cheville...

—Qu'allons-nous faire ?

—Conduisez-moi d'abord au café en face où je pourrai m'asseoir... Nous verrons après...

Claude, dont ses compagnons maintenaient l'équilibre, se dirigea vers l'*Hôtel de la Gare*, en sautant sur un pied et en poussant des *Aïe !* formidables à chaque mouvement.

L'hôtelier, debout sur le seuil de sa maison, avait assisté à la petite scène qui précède.

Il accueillit avec empressement les voyageurs et installa Claude sur une des chaises placées devant le café.

—Servez-nous de la bière, commanda Laurent. Nous mourons de soif.

—Buvez de la bière tant qu'il vous plaira, fit Claude, moi je préfère un peu de rhum... et les bocks furent apportés.

—Maintenant, monsieur l'aubergiste, reprit Laurent, il est

certain que nous passerons la nuit chez vous... Envoyez, s'il vous plaît, chercher un médecin et donnez-nous trois chambres.

— Deux suffiront... interrompit l'ex-matelot, Petit-Pierre couchera près de moi...

— Très bien, répliqua l'hôte, on va courir chez le docteur et préparer les chambres.

— C'est ça... répondit Claude. Vrai, je ne serais pas fâché de m'étendre un peu sur mon lit...

Au bout de cinq minutes une servante vint annoncer que tout était prêt.

— A quel étage ! demanda le blessé.

— Au premier.

— Ça va être le diable pour monter...

— Vous vous appuyerez d'une main sur la rampe de l'escalier, mon cher monsieur, et de l'autre sur mon épaule... Ça ira tout seul... Il n'y a que douze marches...

— Allons-y !

Claude se leva en se cramponnant à l'hôtelier et gravit les douze marches, non sans pousser des plaintes sourdes, des grognements et des jurons.

Jurons et grognements redoublèrent tandis qu'on le déshabillait et qu'on le couchait. Les *Tonnerre de Brest* ! se succédaient sans interruption sur ses lèvres, et ne cessèrent que lorsqu'il se trouva dans une position horizontale.

— Voilà, monsieur le docteur... fit la servante en ouvrant au médecin la porte de la chambre.

Ce médecin, type absolument démodé et qui ne se rencontre plus, même en province, que de loin en loin, était un vieux petit homme maigre, à figure en lame de couteau.

Les cheveux, d'un gris argenté, tombaient sur le collet d'une redingote noire trop longue que de nombreuses années de service avaient rendue luisante.

Il portait un chapeau de forme basse, à larges bords, des lunettes montées en argent, et il s'appuyait sur une solide canne à pomme d'ivoire.

En entrant dans la chambre, il ôta son chapeau, regarda tout le monde, fit un petit salut, se dirigea vers le lit sans prononcer une parole, tira de sa poche une ample tabatière de buis, prit une prise énorme, éternua, et dit à Claude :

— C'est vous qui êtes le patient ? mon ami ?...

— Oui, monsieur...

— Je le savais...

— Alors, s'écria Claude en riant, pourquoi me le demandez-vous ?

— Pour en être plus sûr... Vous êtes tombé ?...

— Oui, monsieur.

— Je le savais... On m'a dit tout cela... Et vous croyez avoir la cheville démise.

— Oui, monsieur...

— Voyons un peu...

Le docteur découvrit la jambe de Claude et promena rudement ses doigts, du genou jusqu'au cou-de-pied.

Quand il atteignit la cheville, l'ex-matelot poussa des hurlements de possédé.

— Je vous fais mal, n'est-ce pas ? demanda le médecin sans interrompre son massage.

— Tonnerre de Brest ! je le crois bien...

— Je le savais, mais j'ai besoin de me rendre compte, et je vous engage à crier moins fort si vous ne voulez me rendre sourd...

Le médecin continua pendant une ou deux secondes, puis il s'arrêta et formula d'un ton d'oracle :

— Ni luxation, ni foulure... en somme rien de bien grave.

— Ah ! tant mieux ! murmura Laurent très déconfit.

— Quel bonheur ! s'écria Petit Pierre transporté de joie.

— Enfin, monsieur le docteur, reprit Claude, qu'est-ce que j'ai ?

— Un froissement de la gaine du tendon avec une légère distension des ligaments, ce qui occasionne les vives douleurs que vous ressentez.

— Et le moyen de me guérir ?

— Rien de plus simple... frictionner pendant une demi-heure, trois fois par jour, à l'huile de camomille camphrée... recouvrir ensuite de ouate la partie malade... L'ordonnance n'est point compliquée... le médicament se trouve chez tous les pharmaciens...

— Quand pourrai-je marcher ?

— Dans trois ou quatre jours... Je vous dirai cela demain d'une façon plus positive, mon bon ami. C'est six francs que vous me devez pour ma visite...

— Monsieur Laurent, donnez six francs, s'il vous plaît. Monsieur le docteur, je vous remercie bien...

Le médecin s'offrit une nouvelle prise, empocha les six francs et répliqua :

— Ne me remerciez pas... La science se doit à tout le monde... D'ailleurs je suis payé...

Il salua à la ronde, comme en entrant, et s'en alla, accompagné jusqu'au bas de l'escalier par le maître de l'hôtel et par Laurent.

A peine ce dernier avait-il quitté la chambre que Claude dit vivement et à voix basse :

— Petit-Pierre, avance ici, mon bonhomme...

— Ma voilà, monsieur Claude... fit le mousse en s'approchant. Que voulez-vous ?...

— Donne-moi ma montre...

— Où est-elle ?

— Dans la poche de mon gilet... la chaîne est amarrée au troisième bouton.

— La voici, monsieur Claude... dit l'enfant en lui mettant l'objet dans la main.

L'ex-matelot regarda le cadran.

— Quatre heures moins dix... murmura-t-il. C'est bon... Nous avons du temps devant nous...

Laurent rentra dans sa chambre.

— Eh ! bien, mon pauvre camarade, fit-il, vous voilà donc sur le flanc pour trois ou quatre jours ! Adieu, la visite à l'oncle !... Adieu les vieux vins de la cave et les lapins sautés ! C'est ça qui est vexant !

— Qu'est-ce que vous voulez, monsieur Laurent, répliqua Claude, il faut se faire une raison... Je prendrais tant bien que mal mon parti de la chose si je ne souffrais pas tant...

— Nous allons y mettre ordre... Petit-Pierre ira tout à l'heure chez le pharmacien, chercher de l'huile de camomille camphrée et une feuille de ouate... Je vous frictionnerai moi-même, et de toutes mes forces, je vous le promets...

— Ah ! monsieur Laurent, vous êtes bon !

— Du tout... Il se faut entraider... c'est la loi de nature... N'en feriez-vous pas autant pour moi ?...

— Bien sûr que si...

— Vous voyez que c'est tout simple... Je vous quitte un moment... Je vais dans ma chambre qui touche à la vôtre... J'ai à écrire...

Claude frissonna d'inquiétude.

— Écrire ?... répéta-t-il. Vous avez à écrire ?...

— Sans doute...

— A qui donc ?

— A M. Fabrice... Je veux lui envoyer une dépêche pour lui apprendre votre accident et notre arrêt forcé à Mantes.

— C'est ma foi vrai... répliqua Claude du ton le plus naturel. Il faut prévenir le patron... C'est mon devoir... Je n'y pensais plus... Allez écrire votre dépêche, monsieur Laurent. Allez !...

L'intendant sortit.

Dès que la porte se fut refermée derrière lui, Claude prit les mains de Petit-Pierre assis à son chevet.

— Écoute-moi, mon mousse, lui dit-il ; écoute-moi de toutes tes forces !...

— Je vous écoute, monsieur Claude...

— Et comprends-moi bien...

— Je vous comprendrai, soyez tranquille...

— Il ne faut pas que monsieur Laurent porte au télégraphe sa dépêche pour le patron !... Il ne le faut pas !...

—Comment l'en empêcher ?...

—Je m'en charge, ou plutôt nous nous en chargerons, toi et moi...

—Qu'aurai-je à faire ?

—Place-toi en sentinelle sur le carré et, lorsque M. Laurent sortira de sa chambre, explique-lui que je le prie d'entrer dans la mienne, ayant quelque chose à lui dire... quelque chose de très pressé...

—Oui, monsieur Claude...

—En faction, mon mousse !

Petit-Pierre ouvrit la porte, descendit l'escalier très bruyamment, le remonta sur la pointe des pieds et s'installa sur le carré, ainsi que le voulait la consigne donnée par Claude Marteau.

XIV

EMPOISONNÉE

Rejoignons Georges Vernier et le docteur V... que nous avons vu monter en voiture à la porte de ce dernier.

Le cocher, stimulé par la perspective d'une rémunération fouetta son cheval blanc d'écume.

Le pauvre animal était fatigué, mais, il avait du sang, il se remit en marche avec autant d'ardeur que lorsqu'il était parti d'Auteuil.

—Cher et grand maître, murmura Georges en serrant les mains de son vieux compagnon, j'étais un homme perdu si vous n'aviez pas consenti à me venir en aide !

—Voyons, mon enfant, calmez-vous, répliqua le savant... Le calme est une grande force ! Grâce au calme on résout des problèmes qui semblaient insolubles, on évite des malheurs qui paraissent inévitables.

—Je le sais, cher maître... Je voudrais vous obéir... Je voudrais être calme et maître de moi... Je ne peux pas !

—Je vous renouvelle ma question : Quel coup vous frappe ou vous menace ?

Georges, en phrases rapides, entrecoupées par des sanglots, raconta à son ancien professeur ce qui se passait à la maison de santé au moment de son départ.

Le docteur l'écouta avec une attention profonde.

Cet homme, aussi bon qu'il était grand, se sentait douloureusement affecté du désespoir dans lequel se trouvait un de ses élèves de prédilection.

—Que pensez-vous de l'état de Mme Delarivière ? demanda Georges en achevant.

—Il me semble grave, répondit le docteur V... Mais avant de me prononcer, il faut que je voie la malade...

La voiture s'arrêta devant la grille de la maison de santé.

Elle avait parcouru le trajet de la rue Soufflot à la rue Raffet en trente-cinq minutes.

Georges donna cent francs au cocher et entra dans le parc avec le savant.

Il respirait difficilement et ne se soutenait que par un effort de sa volonté tant son angoisse morale agissait sur son être tout entier.

Qu'allait-il apprendre ?

Peut-être que Jeanne était morte et qu'Edmée, sur le cadavre de sa mère, venait de perdre à son tour la raison ?...

Il aurait voulu franchir d'un seul élan l'espace qui le séparait du pavillon, mais par déférence pour l'âge de son compagnon il lui fallut ralentir sa marche.

Les instructions de Georges avaient été suivies par le docteur Schultz avec autant de promptitude que d'intelligence.

Le jeune médecin s'était empressé de préparer à la pharmacie une potion à base d'émétique.

Cette potion, administrée à Mme Delarivière, produisit presque aussitôt l'effet attendu.

Jeanne parut soulagée.

Elle souffrait moins ; le calme subit du corps en fournissait la preuve irrécusable.

Plus de convulsions ; plus de contractions nerveuses des membres.

Seulement le regard conservait une fixité étrange, et les prunelles restaient vitreuses.

—Docteur, docteur, voyez donc, murmurait Edmée accoupiée au pied du lit, les yeux de ma mère m'épouvantent.

Un bruit de pas rapides se fit entendre dans l'escalier.

—C'est monsieur le directeur, s'écria le médecin-adjoint.

Et il se hâta d'ouvrir la porte.

Edmée voulait courir au-devant de Georges ; elle n'en eut pas la force ; une défaillance physique absolue la clouait à sa place.

George franchit le seuil et s'élança près de Jeanne.

Le docteur V. venait derrière lui. Il s'approcha du lit.

Edmée, tombant à ses genoux, balbutia, les mains jointes.

—Ah ! sauvez-la ! sauvez ma mère !

Le vieux professeur releva la jeune fille et lui répondit :

—Je suis venu ici pour cela. Courage et patience, mon enfant.

Georges regardait successivement Jeanne et le médecin célèbre.

Ce dernier attachait sur la malade un regard long et perçant qui semblait doué d'une lucidité plus qu'humaine.

Ce premier examen achevé, il se pencha, écarta les draps qui couvraient la poitrine de madame Delarivière et appuya son oreille à l'endroit du cœur.

Ceci fait, il se redressa et entr'ouvrit les lèvres de la folle.

—Les dents serrées... les gencives blanches... murmurait-il.

Son front se plissa.

Il ajouta tout haut, en se tournant vers le médecin-adjoint :

—Vous avez fait prendre de l'émétique à la malade, ainsi que l'avait ordonné le docteur Vernier ?

—Oui, maître.

—Vous avez obtenu les résultats souhaités ?

Le docteur Schultz répondit affirmativement.

—Vous les avez conservés, je pense ?

—Oui, maître.

—Je désire les voir...

Le médecin-adjoint sortit de la chambre et y rentra presque aussitôt, tenant une cuvette à la main.

L'illustre savant tira de sa poche une loupe et étudia longuement, avec persistance, le contenu de cette cuvette.

Georges, haletant, ne le perdait pas de vue et cherchait à lire ses secrètes pensées sur son visage. Ce visage devenait de plus en plus sombre.

Dans la chambre régnait un silence de mort, coupé seulement par la respiration bruyante de la folle.

Son lent examen achevé, le vieux professeur releva la tête.

Il était d'une pâleur livide.

Son regard—dont l'expression habituellement si bienveillante était devenue sévère—se porta successivement sur Georges et sur le docteur Schultz ; puis, d'une voix basse et triste, qui donna le frisson à ses auditeurs, il dit :

—Ah ! messieurs, qu'avez-vous fait ? qu'avez-vous fait ?...

Georges, frappé d'étonnement et glacé de terreur, balbutia :

—Quelle faute nous reprochez-vous ?

—Une faute qui serait un crime, si elle n'était involontaire...

—Parlez ! au nom du ciel... parlez !

—Cette malheureuse femme se meurt, empoisonnée par vous !

Edmée, en entendant cette accusation terrible, poussa un sourd gémissement et s'abattit presque inanimée sur le pied du lit.

—Empoisonnée ! répétèrent à la fois Georges et le docteur Schultz.

Puis, Georges, tremblant, presque fou, contraint de s'appuyer au dossier d'un fauteuil pour ne pas tomber, balbutia d'une voix étranglée :

—Oh ! mon maître, ce mot effroyable, vous ne l'avez point prononcé, ou vous le retirez, n'est-ce pas ?

—Je l'ai prononcé, mon enfant, hélas ! et je le maintiens...

Les doses du poison par lequel vous espériez provoquer la guérison étaient trop fortes et devaient fatalement amener la mort !

—Non ! cent fois non ! reprit le jeune homme avec une fiévreuse énergie. Je ne suis coupable ni d'imprudences ni d'erreur ! Dans l'un et l'autre cas, c'est que je serais fou, et malgré l'épouvante inouïe qui paralyse en ce moment mon cerveau, je sens que j'ai toute ma raison... Le traitement ordonné par moi était d'une simplicité presque élémentaire... Je préparais moi-même le médicament... Le docteur Schultz s'est joint à moi pour en étudier la force.. Il ne pouvait empoisonner Jeanne !

—Cela est vrai, je l'affirme ! Je l'affirme sur l'honneur !... appuya le médecin-adjoint qui tremblait lui-même.

L'illustre professeur étendit la main vers la cuvette.

—A quoi bon lutter contre l'évidence ? répliqua-t-il d'un ton presque dur. A quoi bon nier la lumière ? Avez-vous donc des yeux pour ne rien voir ? La preuve de ce que j'avance est là ! preuve irrécusable, indiscutable ! L'émétique a fait son œuvre, et le nombre des filets de sang prouve la violence du poison.

—Maître, s'écria Georges, pour moi vous êtes la vivante incarnation de la science et de la vérité, et cependant il me faut vous contredire... La faible dose de belladone administrée par nous à madame Delarivière n'a pu déterminer la présence des filets de sang que vous signalez.

—Je l'affirme ! répéta Schultz.

Le docteur V... haussa les épaules.

—Ah ça ! répliqua-t-il avec anertume. Vous êtes donc véritablement devenus fous tous les deux, messieurs ! La belladone, dites-vous ? Qui vous parle de la belladone ? Ne voyez-vous pas que cette malheureuse femme, si elle meurt, mourra tuée par l'un des plus terribles poisons végétaux connus, le *Datura stramonium*, que vous avez employé sans prudence, sans discernement, comme des écoliers... comme des enfants !

Georges Vernier et le docteur Schultz se regardèrent effarés.

—Le *Datura stramonium* ! répétèrent-ils tous deux à la fois.

—Eh ! vous le savez bien ! continua violemment le professeur. C'est lui, c'est le *Datura stramonium* qui seul a déterminé les vertiges de la maladie et les contractions musculaires ! C'est lui, toujours lui, qui la rend inerte, insensible !... Ce regard terne, ces prunelles vitreuses sont son ouvrage !... Presomptueux savants, avez-vous donc oublié jusqu'au dernier mot ce qu'autrefois vous aviez appris ? Les symptômes de l'empoisonnement par le *Datura stramonium* vous crévent littéralement les yeux !... Êtes-vous devenus assez incapables pour les méconnaître ?...

—Maître, répondit Georges, devant votre autorité, je m'incline... Vous ne pouvez vous tromper... vous ne vous trompez pas !... Mais permettez à votre humble élève de vous adresser une question...

—Laquelle ?

—Celle-ci : Qui donc a versé le poison dont vous reconnaissez la présence ?

—Vous...

—Non ! non !... et cent fois non ! ? s'écria le jeune docteur. Pas une goutte de *Datura stramonium*, je vous l'affirme et je vous le jure, n'est entrée dans les médicaments administrés par moi à madame Delarivière... Douter de ma parole serait douter de mon honneur !...

XV

UN REMÈDE QUI ARRIVE A TEMPS

Le savant illustre regarda Georges bien en face.

La sincérité du jeune homme était évidente.

—Je ne soupçonnais pas, je ne pouvais soupçonner la droiture de vos intentions, dit-il. Je ne doutais que de votre prudence... Vous affirmez et je ne doute plus...

—Merci, maître ! s'écria Georges.

—Vous prépariez vous-même la dose de belladone ? reprit le docteur V...

—Moi-même !

—Toujours ?

—Oui, toujours... sans exception.

—Est-ce vous qui la mêliez au breuvage de la malade ?

—Le docteur Schultz, que voici, se chargeait de ce soin... La carafe était remplie de tisane matin et soir... On l'apportait ici et madame Delarivière buvait à son gré...

—La chambre où nous sommes est-elle habituellement fermée ?...

—Non, maître, jamais.

—Quelles personnes ont le droit d'en franchir le seuil ?

—Mademoiselle Delarivière, Mademoiselle Baltus, le docteur Schultz, moi et l'infirmière de service.

Pendant ce dialogue, Edmée était rentrée peu à peu en possession d'elle-même.

Palpitante, anxieuse, elle écoutait.

En ce moment elle quitta le lit sur lequel nous savons qu'elle s'était jetée, et s'approcha du médecin célèbre.

—Maître, lui dit-elle d'une voix suppliante, vous discutez et ma mère agonise... Vous connaissez la cause du mal, vous pouvez donc indiquer le remède... Soulagez et sauvez ma mère !... C'est à cela qu'il faut penser !

—Ah ! chère enfant, répliqua le vieillard en attirant à lui la jeune fille et en l'embrassant sur le front, vous devez nous trouver cruels, mais j'avais besoin de savoir... Maintenant la discussion est finie... le moment d'agir est venu...

—Maître, soyez béni ! balbutia mademoiselle Delarivière en joignant les mains.

—Monsieur Schultz, demanda le docteur V. combien avez-vous administré d'émétique ?

—Environ vingt centigrammes.

—Bien, mais cet agent ne suffit pas puisque nous ignorons la dose de poison absorbée... Préparez à l'instant une décoction de noix de galle ou de tannin, et faites apporter de l'eau tiède... Il faut dégager l'estomac de nouveau et le dégager complètement.

Le médecin-adjoint quitta la chambre aussitôt.

Le docteur V... fit deux pas vers le lit.

La respiration de la folle était toujours haletante ; ses regards restaient fixes ; cependant les contractions des muscles de la face diminuaient : Le visage exprimait une moins profonde angoisse.

—Mon enfant, dit le vieux savant au jeune homme dont les larmes coulaient sans qu'il en eût conscience, écoutez, et répondez-moi...

—Interrogez, maître... murmura Georges en essuyant ses yeux. Je vous répondrai comme je répondrais à Dieu...

—Êtes-vous sûr du docteur Schultz ?

—Oui, maître...

—Vous le tenez pour un médecin instruit et pour un honnête homme ?

—Pour l'un et pour l'autre, oui, maître...

—Mlle Baltus est-elle parente de Mme Delarivière ?

—Non, ce n'est pas une parente, c'est une amie dévouée... Elle a le plus immense intérêt à la guérison de Jeanne, et les motifs de cet intérêt vous sont connus. Maître, pourquoi me demandez-vous ces choses ?

—Parce que j'ai la triste certitude que nous sommes en présence d'un crime...

—Un crime ? répéta Georges stupéfait.

—Oui, une main criminelle empoisonne Mme Delarivière.

Edmée tomba sur ses genoux, cacha son visage dans ses mains et éclata en sanglots convulsifs.

—Mais c'est horrible, ce que vous dites !... s'écria le jeune médecin. C'est horrible, et c'est impossible ! Le soupçon ne saurait atteindre aucun de ceux que je vous ai nommés tout à l'heure, et ceux-là seuls sont amis auprès de la malade... Un crime, quel qu'il soit d'ailleurs, a forcément une raison

d'être !... On assassine par haine, par vengeance, par cupidité !... Qui donc éprouverait pour Jeanne un autre sentiment que la bienveillance ?... La pauvre femme n'a jamais offensé personne ; qui songerait à se venger d'elle ?... Enfin de quoi pourrait-on la dépouiller ?... Maître, je vous le dis humblement, respectueusement, mais avec une profonde conviction, des apparences menteuses vous abusent... vous êtes dans l'erreur... Je ne crois pas au crime !...

Le docteur V... secoua la tête.

— Votre incrédulité ne m'étonne ni ne me blesse, mon cher enfant, répliqua-t-il. Sans doute à votre place je douterais comme vous ; mais, ma conviction, ou plutôt ma certitude, reste entière... Nous sommes en face d'une énigme sombre ; nous en trouverons le mot ! Les ténèbres nous environnent, la lumière se fera et vous verrez que j'avais raison...

Edmée balbutia, en se tordant les mains :

— Mon Dieu... mon Dieu... mon Dieu... mais c'est à devenir folle !... folle comme ma mère ?...

En ce moment le docteur Schultz rentra, apportant la potion préparée par les ordres du savant.

— Donnez... dit Georges en étendant la main vers la tasse.

Le docteur V... intervint.

— Non, mon enfant, fit-il en s'adressant à son ancien élève, à partir de cette minute c'est moi qui soignerai la malade.

Georges s'inclina.

— C'est une décoction de noix de galle ? reprit le médecin célèbre.

— Oui, maître...

— Une cuillère, je vous prie...

— En voici une.

— Aidez-moi tous les deux... Il faut écarter doucement les dents de la malade... ensuite vous me laisserez faire.

Georges et le médecin-adjoint s'approchèrent du chevet de Mme Delarivière, chacun d'un côté du lit.

Edmée, toujours agenouillée, pria de toute son âme.

La potion fut absorbée par Jeanne jusqu'à la dernière goutte.

— Maintenant, dit le docteur V... il ne nous reste plus qu'à attendre...

— Maître, demanda Georges, espérez-vous ?...

— Dans une heure, répliqua l'homme illustre, Mme Delarivière sera morte ou sauvée...

FIN

Pour paraître dans le prochain numéro :

LES EXPLOITS DE CLAUDE MARTEAU

Loterie Nationale de Colonisation !

 TIRAGE DU 17 AOUT 1887 

1757 LOTS VALANT \$60,000.00

COUT DU BILLET: 1re Série, \$1.00. 2e Série, 25cts.

DEMANDEZ LE CATALOGUE DES PRIX

Le Secrétaire,

S. E. LEFEBVRE, - - - 19, rue St-Jacques, Montréal

ECURIE BALMORAL

M. ST-JEAN, Propriétaire, 113 rue St-Hubert, Montréal

Pension de première classe pour chevaux à des conditions très avantageuses.

Ecurie de première ordre. Voitures élégantes. Chevaux de choix.

VENTE SANS RESERVE AU BON MARCHÉ MAISON ALPHONSE VALIQUETTE

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

GRANDE VENTE SANS RESERVE

A 50 pour cent de réduction sans égard au coutant. A seule fin de clairer. Une réduction générale est faite sur toutes les lignes.

La balance de nos marchandises d'été comme suit :

Seersuckers, Etoffes à robes, Couvrepieds blancs et de couleur,
Satins, Soies, Rubans à ceinturon,
Cachemires noirs et de couleur, Garnitures de fantaisie,
Robes d'enfant, Cretonnes, Essuies-mains et Serviettes,
Toile et Damas, etc.

Gants de Kid, Cols, Collets, Poignets,
Chemises blanches et de couleur, Corps et Caleçons,
Bretelles et Mouchoirs.

La balance de notre stock de Bas.

Toutes les marchandises ci-haut mentionnées seront vendues d'ici à la fin du mois d'Août, sans égard aux pertes encourues.

—) SPÉCIALITÉS (—)

Coton blanc et jaune, coton (double largeur), Indiennes, Mousse-line, Coton barré et careauté.

AUSSI—Lot considérable de Couvrepieds blancs et de couleur à être sacrifiés à 50 cts dans la piastre.

Venez tous à la grande vente du

AU BON MARCHÉ

1869—RUE NOTRE-DAME—1871

MONTREAL

ALPHONSE VALIQUETTE, Propriétaire

CASTOR-FLUID On devrait se servir pour les CHEVEUX de cette préparation délicate et rafraîchissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure, indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY B. GRAY, Chimiste-Pharmacien, 44 rue St-Laurent, Montréal.

LE PLUS GRAND ASSORTIMENT DE

BIJOUX ET D'OBJETS DE FANTAISIE

SE TROUVE CHEZ

FOUCHER FILS & CIE

1798, RUE STE-CATHERINE

Les dames et messieurs trouveront dans cette florissante maison le choix le plus varié de montres en or et en argent, payable à la semaine, aussi bon marché que pour du comptant. On sollicite une visite.

LES MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES

Nous nous faisons un plaisir de signaler à nos nombreuses lectrices une publication qui est appelée à leur rendre les plus grands services : nous voulons parler des **MODES FRANÇAISES ILLUSTRÉES** publiées par MM. J. LESSARD & CIE, 49 rue St-André, à Montréal. Ce journal, qui paraît tous les samedis, s'occupe de tout ce qui est du domaine de la mode : toilettes et confections pour jeunes filles, costume d'enfants, layettes, ouvrages de fantaisie, travaux à l'aiguille, crochet, broderie, etc. Un département spécial est consacré à la lingerie nouvelle. Des chroniques de mode, des correspondances parisiennes, des causeries sur l'étiquette, des recettes de cuisine et des renseignements de toute nature, complètent heureusement cette publication absolument indispensable dans toutes les familles : elle est à la portée de toutes les bourses, l'abonnement n'étant que de \$3.00 par an. Un numéro séparé se vend 10 cts aux bureaux du journal, 49 rue St-André, près de la rue Ste-Catherine. Les personnes qui désirent avoir la collection complète feront bien de se presser, il ne reste plus que très peu de copies des deux premiers numéros parus.